Illinois U Library

NUMÉRO : 179

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE DE LA MADELEINE

MICHÈLE ALFA

ROGER-PIERRE

ET

LOUIS DUCREUX

Jouent

Le PIRATE

Comédie en 3 actes de RAYMOND CASTANS

Mise en scène de JEAN MEYER

Décor de WAKHÉVITCH

AVEC

FERNAND SARDOU

ROBERT DESTAIN — JUDITH MAGRE

FRANÇOISE FABIAN — MAURICE BIRAUD

ET

FERNAND RAYNAUD

TOUS LES SOIRS : 21h (SAUF LUNDIS) - DIMANCHES ET FÊTES MATINÉE : 15h

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

M. Loubatié Sauveur Louisette

Elisabeth Antoine

Amédée Mme Loubatié Sauveur
M. Loubatié Antoine
Louisette Elisabeth

1 LOUISETTE. — *Il ne se reposera jamais assez Antoine.*

2 ANTOINE. — *Eh bien, il était temps.*

3 ANTOINE. — *Maintenant qu'elle est sauvée, on n'a pas besoin de tout ce monde.*

4 ANTOINE. — *Alors, vous en avez beaucoup?*
ELISABETH. — *De quoi?*
ANTOINE. — *Du tabac, pardi.*

5 M. ROUSSEL. — *Hier soir, au train de 12 h. 14 comme tous les 12 septembre.*

Antoine Elisabeth

Antoine Amédée M. Roussel

LE PIRATE

Comédie en trois actes

de RAYMOND CASTANS

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 26 mars 1955 au Théâtre de la MADELEINE, dans une mise en scène de Jean MEYER, un décor de Georges WAKHEVITCH et avec la distribution suivante :

(PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE)

Sauveur . . . . . *Fernand SARDOU*

Loubatié . . . . . *Robert DESTAIN*

Louisette . . . . . *Françoise FABIAN*

Antoine . . . . . *ROGER-PIERRE*

Mme Loubatié . . . . . *Judith MAGRE*

Amédée . . . . . *Louis DUCREUX*

Elisabeth . . . . . *Michèle ALFA*

M. Roussel . . . . . *Fernand RAYNAUD*

Bourgoin . . . . . *Maurice BIRAUD*

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Raymond CASTANS

Supplément au nº 423 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

ACTE PREMIER

Le décor représente un coin de la plage de Palavas-les-Flots. A gauche, occupant une grande partie de la scène, le cabanon en planches, peint de couleurs vives et pompeusement baptisé : « Etablissement de Bains de Mer. » son enseigne : Le Pirate, *Bières et Limonades, Périssoires et Pédalos.*
Contre le cabanon, l'appentis qui sert de cuisine. A l'avant-scène, des chaises et des tables de café. A droite, la baraque annexe du Pirate, *où l'on vend les « Souvenirs de Palavas » et où on range les chaises-longues. L'ensemble est hétéroclite et joli. Les couleurs sont très nuancées, les lignes délicates. C'est la plage de Palavas, comme l'aurait peinte Dufy. On ne voit pas la mer. On l'entend.*

Neuf heures du matin. Sur la terrasse du « Pirate », Sauveur, le pêcheur, et M. Loubatié, un estivant, cassent la croûte.

SAUVEUR. — Moi, monsieur Loubatié, avec ce pâté, je me régale!

M. LOUBATIÉ. — Vous me faites plaisir. C'est du pur porc Loubatié. Ma fabrication. Voulez-vous me le faire passer?

SAUVEUR. — Voilà, monsieur Loubatié. Mais ne le finissez pas. J'en reprendrai.

M. LOUBATIÉ. — Alors, Sauveur, ce yacht, finalement, qu'est-ce que c'est?

SAUVEUR. — Cher monsieur Loubatié, jusqu'à hier, vous m'auriez posé cette question, je n'aurais pas su quoi vous répondre. Je vous aurais dit : je n'en sais pas plus que vous. Il a jeté l'ancre avant-hier dans la nuit. Il était jamais venu ici. Vous pensez bien que les yachts qui viennent à Palavas, moi, je les connais. D'ailleurs, il n'en vient jamais. Monsieur Loubatié, attention! Allez-y doucement avec le pain. J'ai peur qu'on n'en ait pas assez. Il nous reste encore le fromage et, le fromage, ça en demande beaucoup.

M. LOUBATIÉ. — N'ayez pas peur. Je fais attention.

SAUVEUR. — Jusqu'à hier, je vous aurais dit: c'est un beau yacht. Aucun matelot n'en est descendu. Et toute la plage se demande ce qu'il fait là. Qu'est-ce que vous avez apporté comme fromage, du Roblochon? J'aurais préféré du Roquefort.

M. LOUBATIÉ. — Ça, mon cher Sauveur, je le sais.

SAUVEUR. — Eh bien alors, si vous le saviez, il fallait apporter du Roquefort!

M. LOUBATIÉ. — Non. Ce que je sais, c'est tout ce que vous m'auriez dit sur ce yacht jusqu'à hier.

SAUVEUR. — Pas tout, monsieur Loubatié. Vous ne saviez pas tout. Par exemple, vous ne saviez pas qu'à bord, il y avait une femme.

M. LOUBATIÉ. — Une femme?

SAUVEUR. — Oui. Une femme. Une femme seule avec l'équipage. Qu'est-ce qu'il y a dans ce papier? De l'omelette froide. Ça, alors, c'est magnifique. Vous y avez bien mis la tomate?

M. LOUBATIÉ. — Ne vous en faites pas, Sauveur. Elle y est, la tomate.

SAUVEUR. — Bien réduite dans la poêle?

M. LOUBATIÉ. — Bien réduite, comme vous me l'aviez dit.

SAUVEUR. — Alors là, il faut que je vous remercie. Parce que, moi, l'omelette froide avec la tomate, je peux dire que j'aime ça.

M. LOUBATIÉ. — Mais cette femme, qui l'a vue?

SAUVEUR. — Antoine! Avec la longue-vue. Oh! quelle est belle, cette omelette! Et puis, bien cuite comme il faut. Elle vous dit : « Mange-moi. » Je sens que je ne vais pas vous en laisser beaucoup.

M. LOUBATIÉ. — Pour en revenir au yacht...

SAUVEUR. — Pour en revenir au yacht, moi, je peux vous dire une chose. Ce yacht, nous allons en entendre parler avant peu. Imaginez-vous que, hier soir... On vous l'a faite quand cette omelette?

M. LOUBATIÉ. — Ce matin.

SAUVEUR. — Je l'avais deviné. Elle est pas assez froide. On n'aurait pas dû la faire ce matin.

M. LOUBATIÉ. — Et hier soir?

SAUVEUR. — Ah, hier soir! Vous l'auriez faite hier soir, ce matin, elle serait froide. Il fallait la faire et la laisser toute la nuit sur la fenêtre exposée au nord. Alors là, elle serait froide.

M. LOUBATIÉ. — Mais hier soir, qu'est-ce qui s'est passé?

SAUVEUR. — Hier soir, quand je rentrais

on filet, j'ai vu Antoine qui partait en périsire. Il a piqué droit sur le yacht. Il en a it le tour. Et il est revenu. Remarquez, pour re encore plus sûr qu'elle sera froide votre nelette, vous pouvez encore la mettre dans ne boîte en fer au bain-marie dans un baquet eau. Et le tout sur la fenêtre au nord. Alors , vous ne risquez rien. Quand vous la man-z, vous êtes tranquille. Elle est froide.

M. Loubatié. — Et de ça, vous en concluez ne ce yacht, on va en entendre parler?

Sauveur. — Oui, monsieur. Dites, monsieur oubatié, la tomate qu'il y a dans l'omelette, n vous l'a faite réduire quand?

M. Loubatié. — Je ne sais pas, ce matin, suppose.

Sauveur. — C'est ça. Ce matin. Ce qui fait, n somme, que tout s'explique.

M. Loubatié. — Tout s'explique...

Sauveur. — Pardi. Votre tomate a perdu out le velouté. Je vous l'avais pourtant bien it. La tomate réduite, il faut qu'elle soit comètement refroidie quand vous la mettez dans omelette. Il faut donc la faire réduire au oins l'avant-veille. Qu'est-ce que vous voulez, onsieur Loubatié, une omelette froide, ça ne improvise pas. Ça me fait de la peine de ous dire ça, mais votre omelette froide, elle st ratée!

M. Loubatié. — Je le regrette, mon cher Sauur mais, si j'ai bien compris, Antoine aurait éjà conquis la femme du yacht?

Sauveur. — Attention, monsieur Loubatié! oilà sa femme. Louisette?

Louisette sort du cabanon.

Louisette. — Bonjour. Vous êtes bien de onne heure, ce matin? Il est à peine neuf eures. Vé, je vais mettre mes chaises-longues.

Sauveur. — Et Antoine, il peut pas les ettre, ce fainéant!

M. Loubatié, *finaud*. — Il a encore dû se oucher très tard!

Louisette. — Ne vous moquez pas de lui, je ous en prie. Il se reposera jamais assez, ntoine. Entre les périssoires, la limonade, les abines, les leçons de natation, Antoine, toute a journée, son cerveau, il arrête pas de travailler. Et quand le cerveau travaille, ça te atigue de partout.

Sauveur. — Ça, c'est bien vrai. *(Il boit un erre.)* Vous avez trouvé que du dix degrés?

M. Loubatié. — C'est le vin qu'on nous onne à l'hôtel. Vous avez tout à fait raison, adame Louisette. C'est comme dans les onserves alimentaires. Dans les conserves limentaires, le plus pénible, c'est la comptabilité.

Louisette. — Bien sûr, mais dans les onserves alimentaires, que ce soit des miettes e thon, des poires au sirop ou du tomata, c'est toujours des boîtes, ça simplifie tout, tandis qu'Antoine, le travail, c'est jamais la même chose. Tenez, par exemple, les massages, il y en a qui s'imaginent qu'il y a que les mains qui travaillent. Ils se trompent bien. C'est bien joli de frotter les muscles, il faut encore savoir lesquels. Alors, moi, c'est quand même la moindre des choses que je lui sorte ses chaises-longues.

Elle sort.

M. Loubatié. — Ah, cette Louisette, elle n'a pas inventé l'eau tiède!

Sauveur. — Monsieur Loubatié, faites bien attention. Ne dites jamais ça devant Amédée, le photographe.

M. Loubatié. — Et pourquoi?

Sauveur. — Louisette, c'est sa fiancée.

M. Loubatié. — Quoi?

Sauveur. — Avant qu'elle épouse Antoine, elle était fiancée à Amédée. Bien sûr, son mariage, ça a beaucoup changé la situation, mais les sentiments d'Amédée, ça ne les a pas changés. Et j'ajoute qu'en plus vous faites une erreur fondamentale. Monsieur Loubatié, vraiment, ce vin, il est pas bon! Pour le prix qu'ils vous font payer à l'Hôtel du Golfe, ils pourraient vous donner du meilleur. Il faut dire qu'ici, c'est dégoûtant.

M. Loubatié. — Qu'est-ce qui est dégoûtant?

Sauveur. — Cette façon d'exploiter l'estivant!

M. Loubatié. — Et qu'est-ce que c'est, mon erreur?

Sauveur. — Antoine et la femme du yacht, ça n'est pas de l'amour. Il est fort, Antoine, mais les conquêtes à la longue-vue, c'est encore au-dessus de ses moyens. En plus, il est amoureux d'une autre.

M. Loubatié. — Qui vous l'a dit?

Sauveur. — Depuis deux jours, il se rase tous les jours et il quitte pas le costume blanc.

M. Loubatié. — Mais alors comment expliquez-vous ses randonnées au clair de lune autour du yacht?

Sauveur. — Très simplement. *(Il boit)*. Une autre fois, pour le vin, vous irez à l'épicerie en face de l'hôtel, chez le Marseillais. Là, monsieur Loubatié, vous en trouverez du bon. Remarquez, avec cette omelette, celui-là suffit.

M. Loubatié. — Entendu, mon cher Sauveur... mais cette explication...

Sauveur. — Contrebande!

M. Loubatié. — Sauveur, vous ne craignez pas de faire une déduction un peu hâtive?

Sauveur. — Non, monsieur Loubatié. Ici tout le monde sait qu'Antoine a une activité clandestine.

M. Loubatié. — Vraiment?

Sauveur. — Mais bien sûr! Il est en relations avec tous les gangs de la Méditerranée et ça lui rapporte des millions.

M. Loubatié. — Et il garde *le Pirate*?

Sauveur. — Il lui faut bien une façade! Et puis, c'est le meilleur moyen de rester sur la plage toute l'année. Té, moi, j'ai plus faim. Dites, monsieur Loubatié, vous avez pas apporté de la confiture?

M. Loubatié. — Mais vous dites que vous n'avez plus faim.

Sauveur. — J'ai plus faim, mais de la confiture, j'en aurais mangé par gourmandise. Vous avez pas une cigarette?

M. Loubatié. — Mais si, bien sûr... Voilà!

Et alors, cette contrebande que fait Antoine, tout le monde est au courant?

SAUVEUR. — C'est-à-dire que personne n'en est sûr, mais tout le monde le sait. Vous le saviez pas, vous?

M. LOUBATIÉ. — Pas du tout.

SAUVEUR. — Oh, là, là! Alors je vous en supplie, monsieur Loubatié, ce n'est pas moi qui vous l'ai dit. Vous comprenez, si Antoine savait que je vous l'ai dit, il pourrait penser que je parle à tort et à travers. Et justement, c'est une chose qui ne m'arrive jamais.

M. LOUBATIÉ. — Comptez sur moi, Sauveur. Tenez, passez-moi l'omelette.

SAUVEUR. — Comment, vous n'en aviez pas pris? Il en reste plus. J'ai pas regardé, je l'ai finie. Croyez-moi, monsieur Loubatié, une omelette comme ça, vous n'avez pas à avoir de regrets. *(Antoine entre. Il est vêtu de blanc, splendide.)* Messieurs, l'empereur du massage!

ANTOINE. — Je vous salue! Ah! il faut que je passe un coup de téléphone. *(Il décroche l'appareil.)* « Allô! Donnez-moi le 12... Allô, le 12?... C'est le bazar du Languedoc?... Passez-moi M. Balenti... Ah! c'est vous?... Ici, c'est Antoine. « Le Pirate ». C'est ça! Le roi des Bains de Mer. Je vous téléphone pour vous dire de me livrer de l'Ambre solaire. J'en ai plus. Hier, j'ai un client, il lui en est resté juste pour son dos. Et maintenant, il a pas la même couleur devant et derrière. Oui... C'est décoratif, mais ça lui démange. C'est pour vous dire que c'est urgent. Et puis il me faudrait aussi un cent de cartes postales. Des « Levez mon slip, vous verrez Palavas »... Entendu! Entendu! » *(Il raccroche.)* Ça va?

M. LOUBATIÉ. — Comme vous voyez!

SAUVEUR. — Toi, en tout cas, ça a l'air d'aller. Tu t'es encore mis la tenue des dimanches?

ANTOINE. — Cet après-midi, il y a un match de volley-ball contre les Goélands de Valras-Plage. Alors, comme je suis le président de l'équipe d'ici, il fallait que je présente bien.

M. LOUBATIÉ. — Evidemment.

SAUVEUR. — Tu t'es rasé aussi?

ANTOINE. — J'y étais, je me suis rasé.

SAUVEUR. — Tu leur refuses rien, aux Goélands de Valras-Plage!

ANTOINE. — Et puis aussi, j'ai un rendez-vous important pour mes affaires.

M. LOUBATIÉ. — Ah oui?

ANTOINE, *il fait un signe à M. Loubatié.* — Oui. Monsieur Loubatié, si vous voulez acheter des cigarettes américaines, je vous conseille d'attendre quelques jours. Elles vont baisser. Ça m'étonnerait pas qu'à la fin de la semaine, on trouve la cartouche de Luckys à 1.000 francs. Je préfère vous le dire moi-même. De toutes façons, Sauveur vous l'aurait répété.

SAUVEUR, *se levant.* — Devant ces insinuations, j'aime mieux m'en aller!

M. LOUBATIÉ. — Nous pourrions peut-être aller à la pêche?

ANTOINE. — C'est vrai, au fait. Tu m'avais dit que tu emmenais M. Loubatié aux maqueraux!

SAUVEUR. — En effet, nous devions y aller. Il faisait même un temps magnifique. N'i porte qui y serait allé les yeux fermés. Sa moi! Parce que, moi, j'ouvre les yeux. qu'est-ce que je vois? Le mistral qui se p parait. A l'horizon, il y avait des vagues q frisent. Tu connais le proverbe : « Vague q frise, danger te vise. » Alors j'ai préféré pas y aller.

M. LOUBATIÉ. — Et voilà! Ça fait trois jou que Sauveur me fait lever à six heures matin pour aller à la pêche et ça fait tr jours que nous restons là!

SAUVEUR. — Monsieur Loubatié, ici — da le métier de pêcheur — le risque princip c'est de se lever tôt pour rien!

ANTOINE, *qui suce son doigt et le tient l'air.* — Et finalement, le mistral ne s'est p levé.

M. LOUBATIÉ, *même geste.* — Moi, je se rien.

SAUVEUR. — C'est pas possible! *(Mêm geste.)* Ça alors, comment ça se fait? Il a changer d'idée!

M. LOUBATIÉ. — Il ne nous reste plus q y aller. On y va?

SAUVEUR. — On y va. Enfin, on va essay

Ils sortent. Entre Mme Loubatié.

Mme LOUBATIÉ. — Bonjour, Antoine.

ANTOINE. — Bonjour, madame Loubatié.

Mme LOUBATIÉ. — Vous êtes seul? *(S'appr chant de lui:)* Tu es seul? Oh, mon amo quelle chance! J'étais là, je surveillais moment où mon mari s'en irait. Si tu sav comme je t'aime!

ANTOINE, *assez distrait.* — Moi aussi, t'aime.

Mme LOUBATIÉ. — Pourquoi tu m'as laiss toute seule tous ces soirs? Pourquoi tu ne m pas rejoint comme lundi? Quel bonheur m'avais donné!

ANTOINE. — J'ai eu beaucoup de travail.

Mme LOUBATIÉ, *se rapprochant encore.* Embrasse-moi, Antoine!

ANTOINE, *gêné.* — Tu n'y penses p voyons! Y a Louisette dans la cuisine. Qu qu'un peut venir d'une minute à l'autre.

Mme LOUBATIÉ. — Ça m'est égal. Embras moi!

ANTOINE, *essayant de se dégager.* — Je t' sure que ça n'est pas possible.

Mme LOUBATIÉ, *elle met ses bras autour son cou.* — Si, Antoine!

Soudain entre M. Loubatié. Il ne fait qu' bond.

M. LOUBATIÉ. — Ça, c'est un comble!

ANTOINE, *s'écartant.* — Ecoutez...

M. LOUBATIÉ, *furieux.* — Vous, taisez-vo Je ne vous parle pas! Marguerite! Me faire Pendant que je suis à la pêche! Ah, celle- Tu me la payeras!

Il a attrapé sa femme par les épaules il la secoue.

ANTOINE. — Monsieur Loubatié, je vous prie!

M. LOUBATIÉ. — Il n'y a pas de M. Loubat

t-ce que vous y pensiez à M. Loubatié il y un instant? Ah, M. Loubatié! Hé bien, vous lez apprendre à le connaître, M. Loubatié!

On entend un grand cri dans le lointain : « Au secours! »

LES TROIS ENSEMBLE. — Qu'est-ce que c'est?

SAUVEUR, *qui entre en courant.* — Oh! ntoine, oh, Antoine! Y a quelqu'un qui se oie!

ANTOINE. — J'y cours!

Il va pour sortir.

M. LOUBATIÉ, *toujours furieux.* — Non, vous e partirez pas!

ANTOINE. — Mais dites, vous n'êtes pas un eu fou, vous?

Il l'écarte brutalement et il sort en courant.

SAUVEUR. — Je te rejoins avec la nacelle!

AMÉDÉE, *qui arrive avec son appareil.* — Où est, le noyé?

LOUISETTE, *qui sort du cabanon.* — Tu le ois, toi?

AMÉDÉE. — Ah oui, vé, là-bas! C'est une emme. Elle a plongé du youyou du yacht. Je ais chercher les jumelles pour suivre les pérations!

Il entre dans le cabanon.

LOUISETTE. — Et moi, je vais préparer les emèdes.

M. LOUBATIÉ, *hors de lui.* — C'est toujours areil! Au moment des explications, on trouve oujours une bonne excuse pour disparaître. *A sa femme:)* Mais toi, tu ne m'échapperas as! Et puisque tu es seule, tu paieras pour es deux!

Mme LOUBATIÉ. — Mais qu'est-ce qui te rend, Victor? Tu es devenu fou?

M. LOUBATIÉ. — C'est ça! Reprends les argu- ments de ton complice!

AMÉDÉE, *apparaissant.* — Ça y est. Je les ai, es jumelles. Vé, je la vois comme si j'y étais!

LOUISETTE, *apparaissant.* — Dis, Amédée. Je prépare les remèdes. Tu devrais chercher le ivre sur la respiration artificielle.

AMÉDÉE. — J'y vais!

Il rentre.

M. LOUBATIÉ. — C'est bien facile de me traiter de fou. Mais tout de même, je vous ai vus, je n'ai pas la berlue.

Mme LOUBATIÉ. — Tu nous as vus?

M. LOUBATIÉ. — Oui, je vous ai vus!

AMÉDÉE, *apparaissant avec les jumelles et regardant vers la noyée.* — C'est toujours comme ça que ça arrive. On fait pas attention, on commet une imprudence et on se laisse attraper!

Mme LOUBATIÉ. — Ecoute, Victor.

M. LOUBATIÉ. — Je n'écoute rien! Tu crois que je n'ai pas vu ce que vous faisiez ensem- ble?

Mme LOUBATIÉ, *un peu ébranlée.* — Ce que nous faisions ensemble!

AMÉDÉE, *il apparaît à nouveau avec les jumelles et regarde vers la noyée.* — Cette fois, je crois qu'elle coule!

M. LOUBATIÉ. — Tu ne veux pas me le dire ce que vous faisiez ensemble?

AMÉDÉE. — Ça, si elle se sauve, ça sera par son sang-froid!

Il rentre.

M. LOUBATIÉ. — Eh bien! j'attends que tu m'expliques!

Mme LOUBATIÉ. — Que je t'explique quoi?

M. LOUBATIÉ. — Tout.

Mme LOUBATIÉ, *menaçante.* — Tu le regret- teras!

M. LOUBATIÉ. — Qu'est-ce que je regrette- rai?

Mme LOUBATIÉ. — Ta curiosité, tes paroles, ton attitude!

M. LOUBATIÉ. — Ça ne fait rien, je veux tout savoir!

Mme LOUBATIÉ. — Bon, je vais tout te dire!

AMÉDÉE, *réapparaissant avec les jumelles.* — Aïe! Aïe! Aïe! C'est le moment crucial! *(A M. et Mme Loubatié:)* Elle fait ce qu'elle peut pour faire durer, mais de toute façon, elle est à bout! *(Il regarde aux jumelles.)* Ça y est! Antoine l'a sauvée! *(Il rentre en criant:)* An- toine l'a sauvée, Antoine l'a sauvée!

M. LOUBATIÉ, *impatient.* — Eh bien?

Mme LOUBATIÉ. — Eh bien, moi aussi, il m'a sauvée!

M. LOUBATIÉ, *affolé.* — Quoi?

AMÉDÉE, *qui apparaît encore avec les ju- melles.* — Celle-là, elle peut dire qu'elle revient de loin!

Mme LOUBATIÉ, *dans un soupir.* — Ah oui, alors!

Amédée disparaît.

M. LOUBATIÉ. — Explique-moi.

Mme LOUBATIÉ. — Lundi soir, tu sais que j'étais sortie seule. J'ai voulu savoir ce que c'était que le bain de minuit. Et quand j'ai été dans l'eau, j'ai été prise d'un malaise. J'ai crié : « Au secours! » Et il m'a sauvée. J'avais peur que tu me grondes pour mon impru- dence et ce qu'il venait de faire pour moi, je lui ai demandé de ne le raconter à per- sonne. Voilà!

M. LOUBATIÉ. — Mais enfin, ça n'explique pas tout! Tu étais là, les bras sur ses épaules, avec l'air de le supplier!

Mme LOUBATIÉ. — Je le suppliais, c'est vrai.

M. LOUBATIÉ. — Et de quoi?

Mme LOUBATIÉ. — De m'apprendre à nager. Voilà l'homme que tu refusais de saluer. Un sauveteur et un gentleman! Et tu lui dois ta femme, tout simplement!

M. LOUBATIÉ. — Je le regrette, Marguerite. Tout à l'heure, j'irai lui faire des excuses.

Mme LOUBATIÉ. — Surtout pas! Je t'en supplie!

M. LOUBATIÉ. — Je ne comprends pas. Enfin, tout de même, un homme qui a sauvé ma femme, c'est la moindre des choses que je le remercie!

Mme LOUBATIÉ. — Tu recommences à ne pas comprendre! Voilà un homme qui accomplit

un acte de courage extraordinaire pour lequel, normalement, il devrait avoir droit aux félicitations de toute la ville. Je lui fais jurer de n'en parler à personne pour que ça ne vienne pas à tes oreilles. Comme c'est un gentilhomme, il accepte. Et maintenant, il apprendrait que je te l'ai raconté! J'aurais l'air d'une sotte! Alors, je t'en prie, pas un mot. Je ne veux pas passer pour une sotte aux yeux d'un héros!

M. LOUBATIÉ. — C'est entendu, Marguerite, je ne dirai rien.

AMÉDÉE, *entrant un livre à la main.* — Ça y est. J'ai le livre.

LOUISETTE, *elle sort en apportant des peignoirs, une bouteille de rhum, des verres.* — Alors...

AMÉDÉE, *aux jumelles.* — Sauveur arrive avec la nacelle.

M. LOUBATIÉ, *à Amédée.* — Faites voir. *(Amédée passe les jumelles à M. Loubatié.)* Où sont-ils?

Mme LOUBATIÉ, *lui arrachant les jumelles des mains.* — Passe-moi les longues-vues. C'est toujours toi qui les as. Je les vois. Antoine nage avec son bras droit. Avec son bras gauche, il tient la tête de la noyée hors de l'eau.

AMÉDÉE. — C'est le grand principe de la Fédération de sauvetage. Antoine en est membre actif.

Mme LOUBATIÉ, *jumelles aux yeux.* — La nacelle de Sauveur les a rejoints. Ils hissent le corps. Elle est évanouie. Antoine monte dans la nacelle.

LOUISETTE. — Il faudrait savoir qui c'est, la noyée. S'il faut avertir la famille.

AMÉDÉE. — Moi, je la connais pas. Elle était dans le youyou du yacht. Elle a plongé. Elle a essayé de nager. Et puis elle a coulé.

M. LOUBATIÉ. — Elle était dans le youyou du yacht?

Mme LOUBATIÉ. — Tu vois bien! Sauveur l'a prise en remorque.

M. LOUBATIÉ. — Ça ne peut être que la femme du yacht.

TOUS. — La femme du yacht?

Mme LOUBATIÉ, *avec une nuance de soupçon.* — Tu la connais, la femme du yacht?

M. LOUBATIÉ. — Non, Marguerite. Je te jure que je ne la connais pas. C'est Sauveur qui m'a dit qu'il y avait une femme sur le yacht. Et comme c'est le youyou du yacht, j'en conclus...

AMÉDÉE. — En tout cas, c'est une noyée récente. Elle est pâle, mais elle n'est pas violette. Elle n'est même pas bleue.

LOUISETTE. — Et si vous alliez leur aider, au lieu de rester là comme des imbéciles!

M. LOUBATIÉ. — On y va, on y court!

Il sort.

AMÉDÉE. — Donne-moi les peignoirs.

Il prend les peignoirs et il sort. Tout le groupe d'hommes arrive alors entourant Antoine qui, recouvert d'un peignoir, porte Elisabeth évanouie dans ses bras.

ANTOINE. — Eh bien! je suis arrivé à tem

LOUISETTE. — Pose-la sur le fauteuil. Il lui faire la respiration.

ANTOINE. — C'est pas la peine. Elle revenir.

AMÉDÉE. — Je vous l'avais dit. Elle même pas bleue.

SAUVEUR. — Ecartez-vous! Qu'elle ait l'air!

Mme LOUBATIÉ. — Peut-être il faudrait gifler?

ANTOINE. — Non. Vous allez voir. Té, L sette, fais-lui respirer l'ammoniaque. *(Il fais remuer les bras. A la troisième fois, sabeth commence à battre des paupières.)* va mieux? *(Elisabeth, de la tête, fait signe oui.)* Ne vous fatiguez pas.

LOUISETTE. — Vous devriez boire un verre. Ça vous ferait du bien.

On lui verse le petit verre. Elisabet boit.

ELISABETH, *très faiblement.* — Ça va b coup mieux.

ANTOINE. — Bravo! Respirez fort! *(E beth respire fort.)* Encore! *(Elle recommen* Et ne parlez pas... Té, Louisette, il faudr acheter, de l'ammoniaque. Y en a plus. devrais la frictionner. Qu'elle n'ait pas f Moi, j'ai laissé mes affaires sur le bord d plage. Je vais les chercher.

Il sort.

M. LOUBATIÉ. — Elle a dû avoir un mau moment.

Mme LOUBATIÉ. — Penses-tu! Elle s'est plus forte qu'elle n'était, c'est tout.

SAUVEUR. — Pour moi, elle a eu la cra c'est le plus terrible, la crampe. Tout coup, vous sentez la jambe comme un ceau de bois. Ça m'est arrivé une fois. une chose affreuse.

ELISABETH. — Je me sens fatiguée, fatig

LOUISETTE. — Je vous en supplie, ne p pas!

SAUVEUR. — Elle est fatiguée. C'est bie C'est la crampe. Moi, la fois où j'ai e crampe, c'est la seule fois de ma vie où été fatigué!

LOUISETTE. — Sauveur, ne crie pas si

AMÉDÉE, *il est entré dans le cabanon et porte une couverture.* — Louisette, met cette couverture, qu'elle ait pas froid!

LOUISETTE, *à Mme Loubatié.* — Madame batié, aidez-moi à la border.

ANTOINE, *il revient en enfilant sont over et en apportant la robe d'Elisabet* Ça va mieux! Elle a repris ses couleurs. j'ai rapporté ses affaires qui étaient dan youyou. Il faudrait qu'elle reste seule, M tenant qu'elle est sauvée, on n'a pas be de tout ce monde!

LOUISETTE. — Moi, il faut que j'aille m ma cuisine en train. Amédée, viens m'allu le feu.

Elle entre dans la cuisine avec Am

Mme LOUBATIÉ, *en regardant vers Antoine.* — Eh bien moi, je vais prendre mon bain. Si on veut venir me rejoindre, je serai vers les rochers. J'y resterai une heure. Je me baignerai et puis je me laisserai sécher sur la grande pierre plate. Celle qui est juste en face de la balise flottante.

M. LOUBATIÉ. — Chérie, malheureusement j'ai peur de ne pas pouvoir venir. Avec Sauveur, il n'est peut-être pas trop tard pour aller à la pêche?

ANTOINE. — C'est vrai, au fait, pourquoi vous étiez revenus? Vous aviez revu des vagues qui frisent?

SAUVEUR. — Non, mais il y avait un nuage sur le Grau-du-Roi. « Nuage sur le Grau-du-Roi, pêcheur, méfie-toi! » Alors, je me suis méfié.

M. LOUBATIÉ. — Oui, mais maintenant le nuage a disparu. On y va?

SAUVEUR, *avec un grand soupir.* — Vous, vous pouvez dire que vous avez de la suite dans les idées!

Ils sortent. Antoine, resté seul avec Elisabeth, met un peu d'ordre sur la terrasse. Au bout d'un moment, Elisabeth sourit.

ANTOINE. — Ça va mieux?

ELISABETH. — Ça va mieux.

ANTOINE. — Je suis bien content.

ELISABETH. — Tout d'un coup, je n'ai plus senti mes jambes.

ANTOINE. — C'est toujours comme ça quand on s'évanouit.

ELISABETH. — Je vous ai beaucoup dérangé. Excusez-moi.

ANTOINE. — Oh, il ne faut pas vous excuser. Je touche huit cent quatre-vingts francs par an de la mairie comme sauveteur municipal, cent francs par sauvetage du Syndicat d'initiative, et quand, en plus, on me remercie si gentiment, je trouve que je suis bien payé.

ELISABETH. — Alors, ce matin, je vous ai fait gagner cent francs.

ANTOINE. — Oui. C'est moi qui vous remercie.

ELISABETH. — Cent francs pour avoir sauvé quelqu'un, je trouve que ça ne fait pas beaucoup.

ANTOINE. — Ça dépend.

ELISABETH. — Ça dépend de quoi?

ANTOINE. — Ça dépend du noyé. Quelquefois, c'est un gros monsieur qui pèse cent kilos, qui s'accroche à vous. Il faut l'assommer pour qu'il ne vous entraîne pas au fond. Il faut le ramener à la nage et pour finir, il faut lui faire deux heures de respiration artificielle. Là, évidemment, cent francs, c'est peu.

ELISABETH. — Il a fallu que vous m'assommiez, moi?

ANTOINE. — Non, vous, vous avez été la noyée idéale. Juste évanouie. Pas trop. Légère comme une plume. Je vous ai hissée sur la nacelle de Sauveur. Et vous êtes revenue à vous toute seule.

ELISABETH. — En somme, avec moi, vos cent francs, vous les avez gagnés facilement.

ANTOINE. — Si vous voulez, on peut recommencer tous les matins.

ELISABETH. — Ça vous ferait cent francs par jour! Une véritable rente.

ANTOINE. — Je pourrais vous faire un prix d'abonnement. Je crois même que vous, je vous sauverais pour rien.

ELISABETH. — Pour rien?

ANTOINE. — Enfin, pour rien! Pour vous porter dans mes bras, pour voir votre image de tout près, pour surveiller le moment où vous allez ouvrir les yeux.

ELISABETH. — Quand même, si je me noyais tous les matins et si vous me sauviez tous les matins, ça finirait par faire parler les gens.

ANTOINE. — Oh! vous savez, les gens, ils parlent déjà.

ELISABETH. — De moi?

ANTOINE. — Non, pas de vous, mais de votre yacht.

ELISABETH. — Et pourquoi?

ANTOINE. — Parce qu'ils ne sont pas habitués à en voir! Parce que peut-être ils n'en ont jamais vu d'aussi beaux!

ELISABETH. — Il vous plaît?

ANTOINE. — Il est très beau. C'est un yacht que vous avez fait construire en Angleterre, n'est-ce pas? Trente pieds, avec voilure écossaise et six pieds de tirant d'eau.

ELISABETH. — Vous êtes spécialiste des yachts? Vous me disiez qu'ici on n'en voyait jamais.

ANTOINE. — On n'en voit pas. Mais il en passe quand même. Seulement ils ne s'arrêtent pas. Et en général, ils passent de nuit.

ELISABETH. — De nuit?... Quelle idée!

ANTOINE. — C'est pas une idée, ce serait plutôt une précaution.

ELISABETH. — Une précaution? Contre quoi?

ANTOINE. — Vous, vous êtes bien gentille, mais vous essayez de me faire parler.

ELISABETH. — Moi?

ANTOINE. — Vous n'allez pas me dire que vous n'êtes pas au courant?

ELISABETH. — Je vous assure!

ANTOINE. — Vous lisez bien les journaux?

ELISABETH. — Ils parlent de Palavas, les journaux? Et des yachts qui y passent la nuit?

ANTOINE. — Non, mais ils disent que d'après la douane, c'est ici que se fait la plus grande contrebande de cigarettes. Vous ne le saviez pas?

ELISABETH. — Pas du tout! Et c'est pour ça que les yachts passent la nuit? Ce sont eux qui apportent le tabac?

ANTOINE. — Ça non plus, vous ne le saviez pas?

ELISABETH. — Mais pourquoi voulez-vous que je le sache?

ANTOINE. — Parce que... Parce que tout le monde le sait.

ELISABETH. — Il est évident qu'un yacht, pour faire de la contrebande, ça doit être très commode.

ANTOINE. — C'est une chose à laquelle vous n'aviez jamais pensé?

ELISABETH. — Non, jamais.

ANTOINE. — Bien sûr, tous les yachts ne peuvent pas faire! Il faut des yachts assez gros qui tiennent bien la mer. Il faut qu'ils fassent plus de quinze tonneaux. Combien il fait le vôtre?

ELISABETH. — Vingt tonneaux!

ANTOINE. — C'est ce que je pensais. Il faut aussi qu'ils aillent vite. Un yacht comme le vôtre, en pleine vitesse, il doit bien faire ses vingt nœuds?

ELISABETH. — Il atteint même vingt-deux nœuds.

ANTOINE. — Oh, là, là! Vingt-deux nœuds! Et vous ne trouvez pas que, juste pour se promener, c'est vite?

ELISABETH. — Oui, peut-être.

ANTOINE. — Tandis que pour semer les vedettes des douanes, c'est parfait. Et alors pour tout faciliter, ce qu'il y a de mieux, c'est encore d'avoir un pavillon étranger. Vous, vous avez un pavillon grec?

ELISABETH. — Oui, grec!

ANTOINE. — En somme, pour la contrebande, vous avez le yacht idéal!

ELISABETH. — Moi, je ne sais rien, mais vous, vous savez tout!

ANTOINE. — Oh! vous savez, je répète ce que j'entends dire!

ELISABETH. — Et alors, c'est ici, à Palavas, que ces yachts déchargent leur cargaison?

ANTOINE. — Les journaux l'écrivent.

ELISABETH. — Et c'est vrai?

ANTOINE. — Il n'y a pas de fumée sans feu.

ELISABETH. — Et vous savez comment ça se passe?

ANTOINE. — Ça vous intéresse?

ELISABETH. — Oh, oui!

ANTOINE. — Je m'en doutais. Malheureusement je ne sais pas grand-chose. *(Un temps.)* Maintenant, je suppose que les organisations de contrebande, elles ont ici des gens à elles, dont le rôle consiste à préparer l'arrivée des bateaux, à les guider dans les criques sûres, à arranger le déchargement, le stockage du tabac, etc.

ELISABETH. — Je comprends. Et pratiquement ce sont toujours les mêmes bateaux qui viennent?

ANTOINE. — Je ne sais pas, mais ça aussi, je le suppose. *(Un temps.)* Evidemment, un bateau qui viendrait pour la première fois, pour se faire décharger, ça serait plus délicat.

ELISABETH. — C'est vrai! Comment pourrait-il s'y prendre?

ANTOINE. — Ça aussi, ça vous intéresse?

ELISABETH. — Follement. Expliquez-moi.

ANTOINE. — Qu'est-ce que vous voulez que je vous explique? Je n'en sais pas plus que vous.

ELISABETH. — Moi, il me semble que si je venais pour la première fois avec du tabac, j'enverrais quelqu'un à terre pour essayer de prendre contact avec ces gens dont vous parlez et qui organisent ces déchargements.

ANTOINE. — Il me semble en effet que c'est ce qu'il faudrait faire, seulement prendre contact, justement, ça n'est pas facile.

ELISABETH. — Mais vous, de ces gens, v en connnaissez?

ANTOINE. — Vous voudriez en rencontrer

ELISABETH. — Oh, oui! Ça doit être passi nant!

ANTOINE. — Bien sûr, ça doit être passi nant. Malheureusement, je n'en connais pa

ELISABETH. — Vous en êtes sûr?

ANTOINE. — Je les connais sûrement, p qu'ici je connais tout le monde, mais il r à savoir qui c'est.

ELISABETH. — Avec un peu de chance, peut tomber tout de suite sur l'un d'e eux.

ANTOINE. — C'est vrai. Ça peut arri C'est rigolo. Ça arrive même très bien. M même avec cette chance, il se méfiera. D ce monde, on vous dit toujours qu'on ne rien.

ELISABETH. — Comme vous?

ANTOINE. — Et comme vous.

ELISABETH. — C'est vrai.

ANTOINE. — Le mieux, ce serait de sa un mot de passe, un prénom, un nom. Si il vous faut gagner sa confiance. Et ça, très difficile, très.

ELISABETH. — Même pour une femme?

ANTOINE. — Surtout pour une femme. tout si elle est jolie; vous, par exemple, êtes très jolie.

ELISABETH. — Vous voulez dire que ce s trop difficile pour moi?

ANTOINE. — Après tout, ça n'est pas sûr

ELISABETH. — Si. Ça serait trop difficil vous saviez comme je me sens lasse.

ANTOINE. — Vous devriez vous reposer peu. *(Il appelle:)* Louisette! Louisette!

LOUISETTE, *qui sort du cabanon.* — Tu appelée?

ANTOINE. — Oui. Tu devrais installer M moiselle dans le cabanon, pour qu'elle d un peu.

LOUISETTE. — Mais bien sûr. Je vais mettre le coussin sur la chaise-longue. verrez comme vous serez bien!

ELISABETH. — Merci!

Elles entrent toutes les deux dans le non. Entre Amédée.

ANTOINE. — Alors, Amédée, ça va?

AMÉDÉE. — Ça va, quoique... il y a tro soleil.

ANTOINE. — Mais je croyais au contrair pour la photo il valait mieux qu'il y a soleil.

AMÉDÉE. — C'est-à-dire qu'avec le sole photos sont toujours bonnes. Elles ne jamais excellentes. Forcément, le soleil fort, ça te mange les nuances. Pour l'am ça n'a pas d'importance. Pour l'artiste, terrible!

Entrent M. Loubatié et Sauveur.

SAUVEUR. — Croyez-moi, monsieur Lou aller à la pêche dans ces conditions, ce commettre une terrible imprudence.

ANTOINE. — Alors, vous êtes encore là? le temps n'a jamais été si beau!

AUVEUR. — C'est vrai, mais il faut se méfier ntant plus. Une mer sans vagues, un ciel s nuages : c'est automatique, ça prépare le c. Et celui-là, on peut dire qu'il est bien nmé. C'est le plus faux de tous les vents. dit : « Le Grec, la mort au bec. » Mon- ur Loubatié, il y a des moments dans la igation où on doit prendre des décisions poïques. Ce matin, moi, je dois renoncer à r à la pêche.

NTOINE. — Moi, malheureusement, je ne x pas renoncer à sortir mes pédalos. est-ce que tu veux, Sauveur, tout le monde pas ton héroïsme!

Il sort.

M. LOUBATIÉ. — Dites-moi, Sauveur, selon s, cette noyade et ce sauvetage, c'était une ie en scène?

AUVEUR. — Une mise en scène?

M. LOUBATIÉ. — Un sauvetage truqué! Elle ait semblant de se noyer. Antoine faisait ablant de la sauver. Comme ça, sans que sonne ne s'en doute, ils entraient en contact ur régler leurs petites affaires.

AUVEUR. — Leurs affaires de quoi?

M. LOUBATIÉ. — Leurs affaires de contre- de, bien sûr.

AUVEUR. — Vous auriez fait un bon poli- r, vous. Moi, j'aurais jamais trouvé ça.

M. LOUBATIÉ. — Et vous, monsieur Amédée, est-ce que vous en pensez?

MÉDÉE. — Monsieur Loubatié, je ne sais olument pas de quoi vous voulez parler!

M. LOUBATIÉ. — Excusez-moi, monsieur édée! Ah, il est neuf heures. Le train de ris a dû arriver. Je vais chercher mon aro.

Il sort.

AUVEUR. — Et au revoir, monsieur Lou- ié. Et ne vous en faites pas pour la pêche. us irons demain... avec un peu de chance!

MÉDÉE. — Dis, Sauveur, c'est toi qui as à M. Loubatié qu'Antoine faisait de la trebande?

AUVEUR. — A quoi ça servirait que je te « non », tu finiras bien par le savoir.

MÉDÉE. — Tu es incorrigible!

AUVEUR. — Pardonne-moi!

MÉDÉE. — Aussi, c'est vrai! Tu le racontes out le monde.

AUVEUR. — J'ai tort, Amédée. Je le recon- is.

MÉDÉE. — Un de ces jours, tu lui feras river une histoire.

AUVEUR. — Il ne faudrait pas quand même ir les choses trop en noir.

MÉDÉE. — Si, mon vieux, c'est grave.

AUVEUR. — Ecoute, Amédée...

MÉDÉE. — Quoi?

AUVEUR. — Enfin Amédée, tu sais bien que ns toute cette contrebande d'Antoine... il n'y rien de vrai!

MÉDÉE. — Mon pauvre Sauveur, je le sais puis toujours. La contrebande d'Antoine, il a jamais eu rien de vrai!

AUVEUR. — Je t'avoue d'ailleurs que cette manie de mentir, moi, je ne la comprends pas.

AMÉDÉE. — Eh bien! moi, je le comprends parfaitement. Antoine, sur cette plage, c'est le seigneur. Toutes les femmes l'admirent. Tout ça parce qu'il est grand, beau, bien bronzé et toujours souriant. Un jour une femme qui l'adorait lui a dit : « Un homme comme vous, Antoine, il ne peut pas être que maître-baigneur. » Ce jour-là, Antoine a compris qu'on ne l'admirait que pour son extérieur, pour sa vitrine. Il a voulu qu'on l'admire aussi pour son intérieur. Et comme il n'en avait pas, il s'en est inventé un. Cette femme, il lui a répondu : « Ne le répétez pas. Je fais de la contrebande. » Et ce mensonge l'a enchanté. Alors Antoine l'a laissé croire. Au fur et à mesure, il l'a arrangé, il l'a fignolé, il l'a embelli. Puis il nous l'a raconté à nous; puis il l'a raconté à Louisette. Et pour finir, il se l'est raconté à lui-même. Et ça lui a aidé à supporter la vie. Voilà!

SAUVEUR. — Maintenant, je comprends.

AMÉDÉE. — C'est pour ça que, je t'en supplie, tu dois faire comme si tu y croyais.

SAUVEUR. — C'est ce que je fais, puisque je le raconte à tout le monde.

AMÉDÉE. — Oui, mais tu le racontes trop facilement. Tu le racontes comme si tu n'y croyais pas.

SAUVEUR. — Et alors qu'est-ce qu'il faut faire?

AMÉDÉE. — Raconte-le avec des précautions, avec des clins d'œil, avec des sous-entendus. Raconte-le à voix basse et après avoir regardé autour de toi pour voir si personne n'écoute derrière ton dos. Raconte-le au conditionnel: « Il ferait de la contrebande... ça ne m'étonnerait pas. » Raconte-le en commençant des phrases sans les finir...

SAUVEUR. — C'est difficile ce que tu me demandes.

AMÉDÉE. — Raconte-le comme si tu y croyais.

SAUVEUR. — J'ai compris, Amédée. Je vais le raconter comme un secret.

AMÉDÉE. — Au conditionnel.

SAUVEUR. — Entendu. Au conditionnel!

Il sort.

ANTOINE, *qui entre.* — Amédée, tu es seul?

AMÉDÉE. — Oui, tout seul.

ANTOINE. — Tu sais, le yacht, c'est bien ce que je pensais.

AMÉDÉE. — Le tabac? *(Antoine fait signe que oui.)* Comment tu l'as su?

ANTOINE. — La femme que j'ai sauvée.

AMÉDÉE. — Elle te l'a dit?

ANTOINE. — Elle ne me l'a pas dit franchement. Mais, moi, je lui ai un peu parlé. Et alors, tu aurais vu. Elle m'a posé un tas de questions, comme quelqu'un qui cherche à savoir. Et comment on arrive, et comment on décharge. Et si je connaissais des gens qui font ça. Elle est forte, tu sais! Mais elle n'est pas aussi forte que moi. Je lui ai dit ce que je voulais bien lui dire. Mais, par contre, je l'ai fait parler.

AMÉDÉE. — Et elle t'a tout dit?

ANTOINE. — C'est comme si elle m'avait tout dit. Elle dort dans le cabanon. Mais je la surveille. Elle ne va pas tarder à se réveiller. Et moi, je l'attends. Amédée, je voulais te demander de faire le guet.

AMÉDÉE. — Le guet?

ANTOINE. — Oui. Tu comprends. J'ai peur qu'elle soit repérée. Alors, je ne voudrais pas qu'on me voit avec elle. Tu restes là. Si quelqu'un arrive, tu sonnes la trompe de la camionnette. Entendu?

AMÉDÉE. — Entendu.

ANTOINE. — Tu as bien compris? La trompe!

AMÉDÉE. — J'ai compris. Attention, la voilà.

Amédée sort. Elisabeth apparaît à la porte du cabanon.

ANTOINE. — Je ne vous ai pas réveillée, au moins?

ELISABETH. — Non, j'étais énervée. Je ne pouvais pas trouver le sommeil. J'ai une soif épouvantable.

ANTOINE. — C'est l'eau de mer que vous avez avalée. Je vais vous chercher un jus d'orange. Ça vous fera du bien. *(Elisabeth reste seule un instant. Elle sourit. Antoine s'en va et revient.)* Et un jus d'orange, un!

ELISABETH. — Comme vous êtes bon pour moi!

ANTOINE. — C'est bien la moindre des choses, vous pensez! *(Un temps.)* Alors, vous en avez beaucoup?

ELISABETH. — De quoi?

ANTOINE. — Du tabac, pardi! Je vous ai dit que j'étais à votre disposition. On va pas le laisser dans votre bateau. On va le décharger. Vous en avez cinq cents kilos?

ELISABETH. — C'est-à-dire...

ANTOINE. — Vous ne pouvez pas en avoir moins quand même. On ne fait pas une traversée pour moins de cinq cents kilos? *(Elisabeth ne répond pas.)* Vous en avez plus? Six cents kilos? Davantage? Huit cents? Du tabac?

ELISABETH. — Pas exactement. Pour vous parler franchement...

ANTOINE. — Alors, c'est des cigarettes. Ça vaut mieux. Le tabac, vous comprenez, c'est en boîtes métalliques. C'est beaucoup plus difficile à enlever. Et puis la cigarette, ça se vend mieux. C'est des Luckys, des Chesterfields, des Morris? Non, des anglaises alors? Ça marche, les anglaises pour les femmes. La clientèle chic. Vraiment, c'est des anglaises?

ELISABETH. — La vérité, c'est que...

ANTOINE. — C'est pas des anglaises. J'ai compris. C'est des algériennes, des Bastos. En paquets de vingt-cinq. Et vous avez peur qu'ici ça ne se vende pas. Eh bien! vous avez tort. On est pas à Cannes, ici, ou à San Remo. Ici l'algérienne, ça se tient à soixante francs. Et vous avez pas les risques des américaines. Les cours sont solides. Et, en plus, vous tombez bien. En ce moment, il y a la demande.

ELISABETH. — Ecoutez, je voudrais vous dire...

ANTOINE. — Ça n'est pas la peine de rien me dire. C'est comme si votre tabac é déchargé!

ELISABETH. — C'est aussi simple que ça?

ANTOINE. — Parfaitement. Je m'occupe tout. Je décharge le tabac. Je l'enlève. Je stocke. Je vous le garde à l'abri. Il est à v disposition. Vous le reprenez quand v voulez. Ou même, si vous préférez, je vou vends au meilleur cours et je vous en l'argent.

ELISABETH. — Vous êtes merveilleusem organisé!

ANTOINE. — Pas mal, oui. Vous voyez, c ce que vous disiez, vous êtes tombé juste celui qu'il fallait.

ELISABETH. — J'ai toujours eu de la cha

ANTOINE. — Oui, ou plutôt non. Moi, je sûr que c'est pas de la chance. Vous sa qu'à Palavas je fais le maître-baigneur. pour être sûre de me trouver, vous avez semblant de vous noyer. C'était bien j Personne ne peut se douter de rien.

ELISABETH. — Malheureusement, Anto rien de tout ça n'est possible.

ANTOINE. — Et pourquoi?

ELISABETH. — C'est assez difficile à expliquer.

ANTOINE. — Vous n'allez pas me dire m tenant que vous n'avez pas de tabac à b que c'est par hasard que vous vous prom sur ce yacht idéal pour la contrebande, c'est par hasard que vous êtes venue à H vas, que c'est par hasard que vous vous noyée? Vous comprenez bien que je ne croirais pas. La vérité, c'est que vous imaginez que je ne serai pas capable décharger votre cargaison.

ELISABETH. — Antoine, vous pensez bien ce n'est pas ça!

ANTOINE. — Alors pourquoi ce n'est possible?

ELISABETH. — Je ne sais pas...

ANTOINE. — Moi, je le sais, je le sais bien. Il y a une demi-heure vous étiez là votre bateau rempli de cigarettes, sans sa comment vous arriveriez à le décharger vous vous posiez mille problèmes. Et tout coup tous ces problèmes sont résolus. Et tout ça se soit réglé si simplement, ça fait un peu peur. Voilà!

ELISABETH. — Il y a tout de même de réfléchir. Il y a une demi-heure, je ne connaissais pas. Et je vais vous confier millions!

ANTOINE. — Des millions! Mais alors en avez plus de mille kilos?

ELISABETH. — J'en ai deux mille. Tou Bastos. C'est bon marché, la Bastos. Soix francs les vingt-cinq. Il faut en avoir samment pour amortir les frais.

ANTOINE. — Deux mille kilos! C'est éno

ELISABETH. — Vous n'allez pas me dire ça vous effraye?

ANTOINE. — Non, ça ne me fait pas Mais évidemment, ça fait des millions. voyez, je ne sais pas comment, mais avez réussi ce que j'estimais très diff Vous avez gagné ma confiance.

ELISABETH. — Vraiment?

ANTOINE. — Vraiment. Alors puisque vous iez gagné la mienne, je peux bien avoir gné la vôtre.

ELISABETH. — Vous avez raison. Je crois que i confiance en vous. Mais tout de même, on règle pas ce genre d'affaires aussi rapide- nt. Il faut que nous discutions. Il faut que us me disiez quelles sont vos conditions. vos anties.

ANTOINE. — Mes conditions? Vous voulez re mon tarif? C'est très simple : c'est trente ur cent de la marchandise pour moi...

ELISABETH. — Trente pour cent!

ANTOINE. — ... Ecoutez, trente pour cent, st le prix de tout le monde. Vous, si vous ulez, ce sera comme pour vous sauver. Je us ferai tout le déchargement et le stockage ur rien.

ELISABETH. — Mais il n'y pas de raison!

ANTOINE. — Il y a la raison que ça me fait aisir. Et que je ne veux pas faire une affaire r votre compte. Si vous préférez, ce travail, le ferai par...

ELISABETH. — Par amitié?

ANTOINE. — J'osais pas vous le dire, mais st ça. Par amitié, je suis heureux qu'une mme comme vous accepte de moi un geste amitié. Voilà! (*On entend la trompe d'Amé- e.*) C'est un des amis. Ça veut dire que les s vont arriver. Il vous reste quelques mi- tes pour vous décider.

ELISABETH. — Je ne peux pas prendre une écision aussi grave en quelques minutes. Il ut que je discute avec mon équipage.

ANTOINE. — Ecoutez, je vous attendrai ce ir à neuf heures et demie près du phare. Si ous ne venez pas, à dix heures je suis sur otre yacht. Là, si vous me dites de partir, partirai. Mais si c'est votre équipage qui it des difficultés, je vous promets de les planir.

ELISABETH. — Entendu! (*On entend à nou- au la trompe.*) Antoine, je n'oublierai jamais e que vous faites pour moi.

ANTOINE. — Et moi, je ne sais même pas otre prénom.

ELISABETH. — Vous voudriez le connaître?

ANTOINE. — Ce serait le merci le plus entil.

ELISABETH. — Je m'appelle Elisabeth.

ANTOINE. — C'est joli, Elisabeth. C'est un rénom de reine.

ELISABETH. — Antoine, c'est un prénom l'empereur.

ANTOINE. — C'est pas vrai!

ELISABETH. — Si, et d'un empereur amou- eux d'une reine. Antoine et Cléopâtre.

ANTOINE. — C'est vrai. C'est amusant. Ça me ait plaisir. (*Elle va pour partir.*) Au revoir, ademoiselle Elisabeth!

ELISABETH. — Au revoir, monsieur Antoine!

Elle sort. Amédée arrive avec M. Roussel.

AMÉDÉE. — Antoire, regarde qui est là! M. Roussel, de Roanne!

ANTOINE. — Tiens, bonjour, monsieur Rous- sel. Vous êtes arrivé hier?

M. ROUSSEL. — Oui, hier soir au train de 10 h. 14. Nous sommes le 12 septembre. Sans compter que nous avons bien failli rater le train. Ma femme a voulu aller dire « au revoir » à nos voisins. Nous avons des voisins très gentils. Ils nous gardent la plante verte. Seulement ils nous ont fait perdre du temps. Alors on a couru, on a couru. Finalement, on n'a eu qu'un quart d'heure d'avance.

ANTOINE. — Alors, monsieur Roussel, toujours chef de bureau à la préfecture?

M. ROUSSEL. — Sous-chef seulement à la sous-préfecture.

AMÉDÉE. — M^me^ Roussel va bien?

M. ROUSSEL. — Ça va, sauf quelques aigreurs d'estomac, merci. Elle est restée à la pension mettre un peu d'ordre, ranger les affaires.

ANTOINE. — Et le petit? Comment il va, le petit?

M. ROUSSEL. — Le petit, il mesure 1 m. 66; l'année prochaine, on lui mettra les pantalons longs. Vous allez voir. Il a eu les oreillons et ça lui a donné une poussée. Il est resté à la pension ce matin.

AMÉDÉE. — Le voyage, ça avait dû le fatiguer?

M. ROUSSEL. — Non, il finit une version latine. Au mois d'octobre, il a l'examen de passage pour rentrer en cinquième. Il travaille avec l'Ecole Universelle.

AMÉDÉE. — Evidemment les oreillons, ça a dû le retarder un peu?

M. ROUSSEL. — Oui. Et puis il n'a pas la bosse du latin, ni des mathématiques d'ailleurs. Il n'est pas fort non plus en histoire et géographie, ni en sciences.

ANTOINE. — Et en quoi il est fort?

M. ROUSSEL. — En gymnastique.

ANTOINE. — Vous êtes toujours aux « Mimosas »?

M. ROUSSEL. — Non. « Les Mimosas », l'année dernière, ça laissait un peu à désirer, question propreté. On ne nous changeait les serviettes que tous les quinze jours. Alors, cette année, nous sommes à la pension « Balnéa ». Et hier soir, par exemple, c'était très bien. Nous avons eu du potage Sévigné, tant qu'on veut, de la timbale financière, du rumsteack, bien, nerveux, mais bien. On a eu un fromage, et puis la corbeille de fruits. Le petit a pris l'orange, ma femme la banane et moi, il m'est resté le raisin.

AMÉDÉE. — Tout le monde en dit du bien de « Balnéa ». C'est cher?

M. ROUSSEL. — C'est-à-dire qu'on s'est arrangé, quoi. Ils nous ont donné la petite chambre, celle qui donne sur le poulailler. Et, le matin, ils nous donnent du pain au lieu de croissants. Et puis on est au mois de septembre. Alors, ils nous font un prix. C'est avantageux.

Entrent M. et M^me^ Loubatié.

ANTOINE. — Monsieur Roussel, monsieur et madame Loubatié, de Dijon.

M. ROUSSEL. — Enchanté! Vous avez du monde, cette année?

ANTOINE. — Ça, on n'a pas à se plaindre.

On a du monde. Et rien que du monde bien. On a M. André, le proviseur du lycée de Rodez.

M. Roussel. — Oui, le boiteux. Il était là l'an passé.

Antoine. — C'est ça. On a M. et Mme Boisseron, vous savez, le chef de gare de la gare de Lyon. On a un avocat de Toulouse avec sa femme, Me Christol. On a... de tout.

M. Roussel. — Et M. Bernard, l'ancien de Joinville, qui faisait l'arbre droit tous les jours à soixante-et-un ans?

Antoine. — Il est là lui aussi. Il fait toujours l'arbre droit.

M. Roussel. — Et cette année, ça lui fait soixante-deux ans. Tout ça est parfait. Je vais vite me mettre en caleçon de bain. Il me tarde de me tremper. Au mois de septembre, c'est pas tous les jours qu'il fait beau. Il faut en profiter. Quelle cabine vous me donnez?

Antoine. — Prenez la huit pour aujourd'hui. Demain, j'ai un départ à la quinze. Vous la prendrez pour tout le temps.

M. Roussel. — L'eau est bonne?

Antoine. — Vous verrez bien.

M. Roussel, *faisant le geste de la brasse.* — La brasse, ça se fait toujours comme ça?

Antoine. — C'est tout à fait ça.

Roussel. — Remarquez, les bras, je le sais, mais c'est les jambes qui me trompent toujours.

Il sort.

M. Loubatié. — Ça va pas, Amédée? Vous avez l'air tout triste!

Amédée. — Je pense que M. Roussel vient d'arriver. Quand M. Roussel arrive, c'est qu'on est le 12 septembre.

M. Loubatié. — C'est exact. Nous partons demain.

Amédée. — Chaque année, c'est pareil. On travaille. On arrête pas une minute. On est content. On pense à rien. Et puis un beau matin, on voit arriver M. Roussel, le client du mois de septembre, avec sa figure triste et ses petits calculs. Ça veut dire que dans jours, il va pleuvoir, que dans cinq jou fera un vent terrible et que, dans huit j il n'y aura plus personne que lui. Ça veut que c'est le commencement de la fin.

Le téléphone sonne.

Antoine. — « Allô! M. André! Bonj monsieur André! Oui, vous voulez que je rapporte votre chaise-longue à l'hôtel? Ou comprends. Vous rentrez à Rodez. Vous pa à midi. Comptez sur moi, monsieur Andr

Louisette rentre chargée de paquets.

Louisette. — Bonjour, tout le monde, rive du marché. Dis, Antoine, j'ai renco le surveillant du camp de vacances. Il faudrait quatre caisses de limonade pou soir. Ils font leur feu de camp d'adieu partent tous demain.

Elle rentre dans le cabanon.

Sauveur. — Oh! Amédée! Je viens te c cher. Y a un client qui te demande. Il ce soir et il veut se faire la photo comme

Il prend approximativement l'attitud Discobole.

Amédée. — Ah oui! le Discobole! Ça être encore un Apollon. Je vais y aller.

Sauveur. — Moi, je vais voir M. Bardy sais, le père des sept enfants. Comme ils tent demain, on leur fait faire la promen en mer.

Il sort.

M. Loubatié. — Je viens avec vous.

Il sort.

Amédée. — Et voilà, tu vois, M. Rousse arrivé.

Antoine. — Oui, mais cette année, c'est pareil. Cette année, le 12 septembre, pour ça ne finit pas. Ça commence.

RIDEAU

ACTE II

Quand le rideau se lève, nous sommes le même jour à neuf heures du soir. Amédée, Sauveur et Antoine sont assis devant des cafés filtres.

AMÉDÉE. — Quelle journée!

SAUVEUR. — Ne m'en parle pas. J'ai pas arrêté. Douze promenades en mer!

AMÉDÉE. — Quand les affaires marchent, Sauveur, il ne faut pas se plaindre.

SAUVEUR. — Tu appelles ça des affaires, toi? Si pour gagner deux fois plus, il te faut travailler deux fois plus, je ne vois pas où est le bénéfice.

ANTOINE. — Dépêchez-vous de boire le café, on n'a pas beaucoup de temps.

SAUVEUR. — Alors, qu'est-ce qu'on fait?

Louisette apparaît.

ANTOINE. — Amédée t'expliquera.

LOUISETTE. — Il est passé, mon café, Antoine?

ANTOINE. — Oui. le mien aussi.

SAUVEUR. — Le mien aussi.

AMÉDÉE. — Le mien, non, mais il va passer.

ANTOINE. — Il faut l'espérer. Quelle heure il est?

AMÉDÉE. — Neuf heures vingt-cinq.

On entend des harmonicas dans le lointain.

SAUVEUR. — Té, le feu de camp qui commence.

LOUISETTE. — Ces harmonicas dans la nuit, moi, j'aime pas ça.

AMÉDÉE. — Oui. C'est nostalgique.

ANTOINE. — Dis! Si tu regardais ton café, au lieu de parler des harmonicas?

AMÉDÉE. — Oh! pardon! Non, il bouge pas.

ANTOINE. — Et quelle heure il est?

AMÉDÉE. — Neuf heures vingt-sept.

LOUISETTE. — Et pourquoi tu demandes l'heure tout le temps?

ANTOINE. — C'est à cause de ce café. Il est en train de battre le record du monde de durée. Je voudrais connaître son temps.

LOUISETTE. — Fais-y la ventouse.

ANTOINE. — Donne-le-moi. *(Il fait « la ventouse ».)* Voilà, il a commencé.

SAUVEUR. — Peut-être que maintenant ça va aller plus vite.

AMÉDÉE. — Il a commencé, mais il s'est arrêté.

ANTOINE. — C'est toujours pareil quand on est pressé!

LOUISETTE. — Tu es pressé, toi?

ANTOINE. — Moi, je n'ai rien à faire. Je n'ai jamais eu plus de temps. Juste un petit rendez-vous. Mais lui est pressé.

LOUISETTE. — Remarque, le café filtre, plus il va doucement, plus il est bon.

ANTOINE. — Alors, celui-là, ce sera le nectar des nectars. Il faudra le garder pour le musée de São-Paulo.

M. LOUBATIÉ, *entrant.* — Messieurs, bonsoir.

ANTOINE. — Té, il manquait plus que lui.

M. LOUBATIÉ. — Vous avez lu *le Petit Méridional* de ce soir? Il y a un magnifique article sur Antoine. C'est intitulé : « Dramatique sauvetage à Palavas ». Et, en sur titre, il y a « Nos braves ».

LOUISETTE. — C'est vrai, qu'il est brave.

M. LOUBATIÉ. — Je ne résiste pas au plaisir de vous le lire : « Ce matin, une estivante se baignait au large de Palavas, lorsqu'elle fut prise d'une crampe et appela : « Au secours! » N'écoutant que son courage, M. Antoine Pélissier s'élança au secours de l'ondine en danger et réussit à l'arracher à la mort. » C'est beau. Mais attendez. C'est la fin qui est le plus beau. A la fin, il y a...

Il cherche sa ligne.

ANTOINE, *continuant l'article.* — « A M. Pélissier, nous sommes heureux d'adresser nos félicitations admiratives pour son acte de courage. »

M. LOUBATIÉ. — C'est ça. Vous l'aviez lu?

ANTOINE. — Non, monsieur Loubatié, mais c'est moi qui l'ai écrit.

M. LOUBATIÉ. — Comment?

ANTOINE. — C'est moi le correspondant du *Petit Méridional* à Palavas.

M. LOUBATIÉ. — Et comme ça, vous vous félicitez vous-même?

ANTOINE. — Non, monsieur Loubatié, je ne me félicite pas moi-même. Quand j'écris, je me dédouble. Et c'est Antoine journaliste qui félicite Antoine sauveteur. Voilà!

Louisette rentre dans le cabanon.

M. LOUBATIÉ. — Rassurez-vous, Antoine. Je vous taquine. Je sais que, dans d'autres occasions vous savez aussi être très discret.

ANTOINE. — Moi?

M. LOUBATIÉ. — Oui. Je sais tout.

ANTOINE. — Vous savez quoi?

M. LOUBATIÉ. — Ce que vous avez fait pour ma femme, l'autre soir.

ANTOINE. — Qui vous l'a dit?

M. LOUBATIÉ. — Elle-même! Elle m'avait demandé de ne jamais vous en parler, mais comme je m'en vais demain, j'ai voulu venir vous dire merci.

ANTOINE, *ahuri et modeste.* — Oh! vous savez...

M. LOUBATIÉ. — Si, si, si! Ma femme me l'a expliqué très en détail.

ANTOINE. — Ah oui?

M. LOUBATIÉ. — Je sais ce que je vous dois. Et je voulais vous en remercier. Merci de l'avoir fait et, surtout merci de n'en avoir rien dit.

ANTOINE. — C'est rien, monsieur Loubatié.

M. LOUBATIÉ. — Ça aurait fait aussi un bel article pour *le Petit Méridional.*

ANTOINE. — C'est-à-dire que ça aurait sûrement intéressé les lecteurs mais ça aurait été un peu délicat à raconter.

M. LOUBATIÉ. — Voilà! Nous partons demain matin. Avec la Quinze, nous serons à Dijon dans l'après-midi. Il ne me reste plus qu'à vous dire au revoir.

ANTOINE. — Louisette! M. Loubatié qui nous dit au revoir!

LOUISETTE, *sortant du cabanon.* — Au revoir, monsieur Loubatié! A l'année prochaine!

M. LOUBATIÉ. — Et si vous passez par Dijon, ne manquez pas de venir nous dire bonjour. Mme Loubatié s'excuse. Elle est restée à la pension pour faire la malle. Le fils du propriétaire lui avait proposé de lui donner un coup de main. Elle a voulu en profiter. Au revoir.

Il sort.

AMÉDÉE. — Je n'ai rien compris à toute son histoire.

ANTOINE. — Moi non plus.

SAUVEUR. — En tout cas, je peux te dire une chose. Si un jour il fait de la conserve de cocu, il pourra se mettre dans une boîte. Ce sera de la qualité supérieure!

LOUISETTE, *qui ressort du cabanon.* — Bon. Hé bé, Antoine, moi, je suis fatiguée. Je vais me coucher.

ANTOINE. — Tu as raison, va. Tu as pas bonne mine. C'est temps que la saison finisse. Moi, j'ai un travail à faire. Ne te fais pas de souci.

Il l'embrasse tendrement. Elle rentre.

AMÉDÉE et SAUVEUR. — Bonne nuit, Louisette!

ANTOINE, *à Amédée.* — Bon! Alors tu lui expliques. Moi, j'y vais. J'ai juste le temps.

Il sort.

SAUVEUR. — Alors qu'est-ce qu'il y a à expliquer?

AMÉDÉE. — Eh bien! voilà! Cet après-mi... Antoine m'a dit : « Amédée, j'ai besoin de t... C'est pour l'affaire du yacht. Il faudrait q... tu sois à dix heures à la Calanque de Sai... Loup avec la camionnette. Dis à Sauveur d'êt... là, avec la nacelle. »

SAUVEUR. — Il a dit : « Dis à Sauveur d'êt... là »?

AMÉDÉE. — Oui.

SAUVEUR. — Avec la nacelle?

AMÉDÉE. — Avec la nacelle.

SAUVEUR. — Hé bé, nous sommes propr...

AMÉDÉE. — De toute façon, Antoine, on peut pas lui refuser ça.

SAUVEUR. — Et c'est tout ce qu'il t'a dit?

AMÉDÉE. — Non. Il m'a dit : « Ce yach... c'est bien ce que je pensais. Il est bourré ... tabac. Mais c'est une affaire un peu délica... Je ne veux pas mettre dans le coup les ge... avec qui je travaille d'habitude. Il y a trop ... risques. »

SAUVEUR. — Il a dit : « Il y a trop risques »?

AMÉDÉE. — Oui : « Il y a trop de risques ...

SAUVEUR. — Et il a dit : « Dis à Sauve... d'être là »?

AMÉDÉE. — Oui.

SAUVEUR. — Avec la nacelle?

AMÉDÉE. — Avec la nacelle.

SAUVEUR. — Et qu'est-ce qu'il a dit encor...

AMÉDÉE. — Il m'a dit : « Je me suis ass... engagé. Et c'est pour ça que j'ai besoin d'avo... avec moi des gens sur qui je puisse compt... absolument. » Il a dit : « A dix heures ... quart, vous piquez sur le yacht. J'y serai. Am... dée, c'est pas la peine que je te le cache. ... soir, ça pourrait péter. »

SAUVEUR. — Il a dit : « Ça pourrait péter ...

AMÉDÉE. — Oui : « Ça pourrait péter ».

SAUVEUR. — Et il a dit : « Dis à Sauve... d'être là »?

AMÉDÉE. — Oui.

SAUVEUR. — Avec la nacelle?

AMÉDÉE. — Avec la nacelle.

SAUVEUR, *qui éclate.* — Et voilà! Voilà ... ça t'amène ces couillonnades de contreban... pour rire. Toi, tu irais te coucher tranquill... ment. Eh bien, non! Il faut aller faire l... cigares parce que M. Antoine veut jou... les Al Capone. On parle. On dit n'impor... quoi. Et puis y a de gros risques. Ça pourra... péter. Et pour finir : « Dis à Sauveur d'êt... là »!

AMÉDÉE. — Ça, tu as raison.

SAUVEUR. — En somme, cette fois, Antoin... il est tombé sur quelqu'un pour qui la contr... bande c'est pas une plaisanterie?

AMÉDÉE. — C'est ça, même il m'a dit : « T... sais, je suis fort. Mais cette femme, elle e... forte aussi. Et ce soir, ça pourrait être tr... dur. »

SAUVEUR. — Il a dit : « Ça pourrait êt... très dur »?

AMÉDÉE. — Oui. Ça pourrait être très dur.

SAUVEUR. — Et il a dit : « Dis à Sauveur d'être là » ?

AMÉDÉE. — Oui.

SAUVEUR. — Avec la nacelle?

AMÉDÉE. — Avec la nacelle.

SAUVEUR. — Tu en es bien sûr?

AMÉDÉE. — Absolument. Pourquoi tu me demandes toujours ça? Tu as peur?

SAUVEUR. — Parfaitement, j'ai peur. J'ai peur... de déranger.

AMÉDÉE. — Ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'un vrai déchargement de contrebande, c'est pas rien. Il y a du danger. Antoine, il l'a raconté mille fois comment il s'y prenait, mais il l'a jamais fait. Je me demande comment il va s'en sortir. Enfin, on va voir.

SAUVEUR. — Moi, je me demande comment nous allons nous en sortir. Dis, Amédée, tu prends le revolver?

AMÉDÉE. — Je prends le mien, mais il ne marche pas.

SAUVEUR. — Ça me rassure. Moi, j'aime mieux prendre une bouteille de rhum. Ça nous donnera du courage. Et, en tout cas, ça nous tiendra chaud.

Entre M. Roussel.

M. ROUSSEL. — Bonsoir, messieurs. J'avais rendez-vous avec M. Durieux, vous savez, le capitaine des Douanes. Vous ne l'avez pas vu?

SAUVEUR. — Le capitaine des Douanes!

M. ROUSSEL. — Mais oui! M. Durieux.

AMÉDÉE. — Vous aviez rendez-vous... ici?

M. ROUSSEL. — Oui. Imaginez-vous qu'il est marié avec la cousine de la belle-sœur de nos voisins. Des gens très gentils. Ils nous gardent la plante verte. Alors ils m'ont donné une lettre pour lui. Je la lui ai apportée. Et il m'a invité à passer la soirée ici, en buvant un bock.

SAUVEUR. — Vous allez passer la soirée ici, avec M. Durieux.

M. ROUSSEL. — Oui. Le capitaine des Douanes. Vous l'avez pas vu? Alors, c'est qu'il est en retard. Je vais aller à sa rencontre. Bon, j'y vais! Alors, si je le vois, c'est pas la peine de lui dire que je vous ai vu?

Il sort.

SAUVEUR. — Il manquait plus que le capitaine des Douanes!

AMÉDÉE. — Maintenant, il faut y aller. Toi, tu vas à la nacelle. Moi, je vais à la camionnette. Et rendez-vous à la calanque!

SAUVEUR. — Amédée? Une dernière fois tu en es bien sûr, Antoine a dit : « Sauveur... »

AMÉDÉE. — Oui, il l'a dit.

SAUVEUR. — Avec la...

AMÉDÉE. — Oui, avec la...

SAUVEUR. — Bon.

Il sort. Amédée va sortir pour aller à la camionnette quand Louisette apparaît.

LOUISETTE. — Amédée? Je voulais te parler!

AMÉDÉE. — C'est à dire que... C'est urgent... Il y a quelque chose qui ne va pas, Louisette?

LOUISETTE. — Oui. Antoine! Je ne sais pas ce qui lui arrive. Il ne m'a pas dit un mot depuis ce matin.

AMÉDÉE. — Je vais te le dire ce qui lui arrive. Ce matin, tout d'un coup, il a réalisé qu'on était le 12 septembre et que la saison allait finir. Alors, ça lui a foutu le cafard.

LOUISETTE. — C'est pas ça.

AMÉDÉE. — Eh si! c'est ça.

LOUISETTE. — Ecoute! Depuis dix ans que nous sommes sur la plage, le 12 septembre, il n'a pas manqué une seule année. Et jamais Antoine n'a été comme ça.

AMÉDÉE. — C'est que tu ne t'en souviens plus.

LOUISETTE. — Amédée, je me souviens de tous les 12 septembre de toutes les années depuis dix ans.

AMÉDÉE. — C'est pas possible!

LOUISETTE. — Si, c'est possible. Parce que, chaque année, moi, le 12 septembre je l'attends pendant quatre mois.

AMÉDÉE. — Et pourquoi ça?

LOUISETTE. — Tu comprends pas? C'est pourtant bien simple. Chaque année, pendant les quatre mois de l'été, Antoine, il est tout à son travail et je le perds presque complètement. Je ne le vois plus. Il se lève avant moi, il se couche quand je suis couchée.

AMÉDÉE. — Oui, bien sûr, il est pris par les pédalos, les cabines, les périssoires.

LOUISETTE. — Oui, et par les clients. Et puis aussi, surtout, par les clientes, par les Mme Loubatié et les Mme Boisseron, par toutes les femmes qui tournent autour de lui et qui sont toutes plus jeunes, plus jolies, plus minces que moi. Plus intéressantes aussi. Antoine, il est content d'être avec elles.

AMÉDÉE. — Louisette, tu te fais des idées.

LOUISETTE. — Tu sais, je ne lui en veux pas. Tu comprends, il faut penser. On dit que le mariage c'est la loterie de la vie. Moi, à cette loterie, j'ai gagné le gros lot. J'ai eu le meilleur mari du monde, mais, dans la vie, il y a quelque chose de plus difficile que de gagner le gros lot, c'est de le garder. Pour le garder, il faut savoir un peu fermer les yeux. C'est ma méthode. Il faut croire qu'elle a du bon puisque Antoine, ça fait dix ans que je le garde. Mais ça n'empêche pas que, chaque année, pendant quatre mois, je n'arrête pas de trembler. J'ai toujours peur que, parmi ces femmes, il y en ait une qui me le prenne pour de bon.

AMÉDÉE. — Il ne faut pas penser à ça, Louisette.

LOUISETTE. — C'est plus fort que moi, je ne peux pas m'empêcher d'y penser.

AMÉDÉE. — Allez, zou!

LOUISETTE. — Chaque année, ces quatre mois de soucis, d'inquiétude, de mauvais sang, ils finissent le 12 septembre, le jour où arrive M. Roussel. Toutes ces femmes s'en vont et, à partir de ce jour et pendant des mois, Antoine recommence à m'appartenir. C'est ma saison et, sauf les quelques voyages qu'il fait pour ses affaires, je l'ai à moi tous les jours,

rien qu'à moi. C'est pour ça que, depuis dix ans, tous les 12 septembre de toutes les années, je m'en souviens comme si c'était hier.

AMÉDÉE. — Et jamais Antoine n'a été comme ça?

LOUISETTE. — Jamais, depuis que je le connais, ni les 12 septembre, ni les autres jours. Depuis ce matin, on dirait qu'on lui a donné un grand coup de marteau sur la tête. Il me regarde et il ne me voit pas. Il m'écoute et il m'entend pas. Et il ne m'a pas dit un mot. Tiens, même son sourire magnifique, ce sourire qui arrangeait tout, depuis ce matin, il l'a perdu. Amédée, j'ai peur que ce soit une de ces femmes qui me l'ait rendu fou.

AMÉDÉE. — Oh! Louisette! Tu vas pas nous faire la grande scène du désespoir. Tu sais, moi, si j'étais ton mari, je veux dire si j'étais à la place d'Antoine, je le tolérerais pas. Antoine, c'est pour toi qu'il travaille. Alors, toi, la moindre des choses, c'est que tu aies confiance en lui.

LOUISETTE. — Si ça pouvait être vrai ce que tu dis.

AMÉDÉE. — Mais bien sûr que c'est vrai. Té, Louisette! Tu sais pas ce que tu vas faire? Tu vas pas rester là. Tu vas aller voir le feu de camp. Ça te distraira. Et moi, je vais essayer de retrouver Antoine. Et je lui dirai de venir te chercher.

Ils sortent tous les deux. On entend un petit moment les harmonicas du camp de vacances. Et puis voici qu'arrive Elisabeth, seule. Elle regarde un petit moment autour d'elle. Puis elle s'installe à une table. Antoine arrive peu après.

ELISABETH. — Bonsoir, Antoine.

ANTOINE. — Vous étiez là?

ELISABETH. — Je vous ai attendu près du phare. Et comme vous ne veniez pas, je me suis avancée jusqu'ici, sans rencontrer personne.

ANTOINE. — Oh! ce soir, nous serons tranquilles. Tout le monde est au feu de camp. Ça va être extraordinaire. Des opérations comme ça, j'en ai fait plus de mille. Et chaque fois, c'est passionnant.

ELISABETH. — Vous en avez fait plus de mille?

ANTOINE. — Oh oui! Par la force des choses. Je vais vous expliquer. De Gibraltar à Marseille, le point de débarquement rêvé pour la contrebande, c'est ici à Palavas, Quatre-vingts pour cent des expéditions de Tanger ou de Tunis arrivent ici. Et ici, qui connaisse suffisamment les fonds pour diriger les yachts, il y a que moi.

ELISABETH. — Je voudrais savoir exactement comment vous travaillez.

ANTOINE. — Avant, il faut que je vous le dise : vous avez commis une grande imprudence. On a vu votre bateau. C'était risqué. Normalement vous ne devez pas vous montrer. Vous arrivez la nuit et vous restez au large, là où les vedettes de la douane peuvent pas aller.

ELISABETH. — A la limite des eaux territoriales.

ANTOINE. — C'est ça. Vous m'avertissez par radio. Alors je vous dis : cette nuit, à telle heure, à tel endroit... la pointe du Barrou, la plage de la Mouette, Maguelonne. Et, sur la carte, je vous explique où c'est. Et surtout je vous dis le chemin. Ici avec les alluvions du Rhône, les bancs de sable changent de place sans arrêt. Alors je vous donne le chemin très précis. Vous n'avez plus qu'à le suivre. Quand vous arrivez, tout est préparé.

ELISABETH. — Tout?

ANTOINE. — Tout, les équipes, les camions, les barques. Le yacht arrive, tous feux éteints comme un bateau-fantôme. Tout autour, pas un bruit. Les youyous vont et viennent. Les hommes déchargent les ballots, les mettent sur les camions. Tout doit être fini entre deux rondes des douaniers. Au moindre bruit, pan, c'est l'alarme. Et la bagarre terrible. On retient sa respiration. Chaque minute, c'est un siècle, Quand tout est déchargé, le yacht, lui, *(Il fait un geste qui indique la fuite)*. Et voilà.

ELISABETH. — C'est fini pour moi.

ANTOINE. — Oui. Vous, vous allez vous promener sur la Côte d'Azur. Vous restez quelques jours à Saint-Tropez ou à Cannes. Vous donnez une réception brillante. En somme, vous montrez partout que si vous avez un yacht, c'est pour votre plaisir.

ELISABETH. — Ça je le fais très bien. Et ce soir, c'est comme ça que nous allons débarquer?

ANTOINE. — Non. Ce soir, ça n'est pas possible. Je vous l'ai dit. Vous avez été imprudente. On vous a vue. Si les douaniers voyaient votre bateau changer de place, automatiquement, ils viennent. On va se faire une autre tactique. C'est plus risqué, mais on n'a pas le choix.

ELISABETH. — Qu'est-ce que nous allons faire?

ANTOINE. — On va débarquer à la nacelle! Avec deux hommes seulement. Ça, c'est fort. On amène le tabac à la crique de Saint-Loup. Les douaniers vont passer trois fois. D'abord à dix heures vingt en allant à Maguelonne. Il leur faut une heure et demie aller et retour. Ils repassent à onze heures cinquante. Ils vont au Grau-du-Roi et ils rentreront à deux heures.

ELISABETH. — Nous partirons à dix heures vingt?

ANTOINE. — Non. A dix heures vingt la lune éclairera juste votre yacht. A dix heures vingt-cinq, elle se couchera. On partira à vingt-six. Dans quinze minutes, exactement.

ELISABETH. — N'oubliez pas qu'il y a deux mille kilos à emporter.

ANTOINE. — Nous ferons quatre voyages. Deux entre chaque ronde. Si nous ne pouvons pas, nous en ferons un cinquième, juste avant le lever du jour. Nous aurons tout le temps.

ELISABETH. — Ça, c'est un plan précis.

ANTOINE. — Il y a une bonne chose. Le vent s'est levé. Il emportera les bruits vers le large.

ELISABETH. — Je vous trouve d'un calme admirable.

ANTOINE. — C'est la grande habitude.

ELISABETH. — Ce que je voudrais savoir, c'est comment vous êtes venu à faire ce métier?

ANTOINE. — C'est bien compliqué. La vérité, c'est que, peut-être, je ne suis pas tout à fait heureux dans la vie. Alors, je me suis abruti dans l'action.

ELISABETH. — Vous n'êtes pas heureux! Mais vous avez toujours le sourire.

ANTOINE. — Je sais, mais il ne faut pas s'y tromper. C'est un masque de pudeur qui cache un grand vide au fond du cœur.

ELISABETH. — Et Louisette qui est si gentille...

ANTOINE. — Louisette, elle, je l'aime de tendresse. Et les autres, il y en a qui ont occupé mes nuits, des fois mon cerveau. Mais le vide, il est toujours là. Et vous, comment vous êtes venue à la contrebande?

ELISABETH. — Je ne vous le raconterai pas. Ce serait une histoire trop longue. Et pas toujours très jolie. Des parents riches, mais débauchés, de mauvaises fréquentations, ce bateau pour tout héritage, l'habitude d'une grande vie et tout d'un coup obligée de me défendre seule dans un monde ennemi. Ce... travail, c'était la solution facile. Je n'en avais jamais adoptée d'autre. Je l'ai prise. Ça n'a pas été rose tous les jours. Mais si j'avais des regrets, aujourd'hui ils auraient disparu.

ANTOINE. — Oh! vous savez...

ELISABETH. — Je ne sais pas comment je pourrais vous rendre cette amitié.

ANTOINE. — Peut-être en me donnant la vôtre... d'amitié.

ELISABETH. — Mais c'est que, être votre amie, c'est très difficile.

ANTOINE. — Et pourquoi?

ELISABETH. — Justement, à cause de ce fameux sourire!

ANTOINE. — Je ne comprends pas.

ELISABETH. — Si je suis votre amie, je ne peux plus vous dire que votre sourire est le plus tendre que j'ai jamais vu.

ANTOINE. — Mais si, vous pouvez me le dire!

ELISABETH. — Je n'en suis pas sûre.

ANTOINE. — Moi, je vous dis que si, comme moi je peux rester votre ami et vous dire quand même que vous avez les yeux les plus beaux.

ELISABETH. — Attention, Antoine. Pour un ami, les yeux, c'est la limite, la frontière à ne pas dépasser.

ANTOINE. — Alors, je ne peux pas vous dire que vos lèvres sont les plus jolies?

ELISABETH. — Absolument pas.

ANTOINE. — Pourtant, c'est vrai.

ELISABETH. — Vous voyez comme c'est difficile. L'amitié entre un jeune homme et une jeune femme, c'est un sentiment noble, généreux. Seulement, voilà, ça empêche toute conversation.

ANTOINE. — J'en ai peur.

ELISABETH. — C'est pour ça que j'hésite à devenir votre amie. Si je suis votre amie, je dois vous empêcher de me faire la cour.

ANTOINE. — Tandis que si vous n'êtes pas mon amie, j'en ai le droit?

ELISABETH. — Non. Mais ça ne regarde que vous. Moi, je ne suis pas obligée de vous en empêcher.

ANTOINE. — C'est extrêmement compliqué.

ELISABETH. — Extrêmement...

ANTOINE. — Voyons... Un ami ça peut poser la main sur votre épaule?

Il lui met la main sur l'épaule.

ELISABETH. — Comme ça, oui.

ANTOINE, *plus tendre.* — Et comme ça?

ELISABETH. — Comme ça, ça demande réflexion.

ANTOINE, *qui la serre contre lui.* — Et comme ça?

ELISABETH, *qui passe à son tour sa main sur l'épaule d'Antoine.* — Comme ça, c'est formellement interdit.

ANTOINE. — Alors, pourquoi vous retenez ma main?

ELISABETH. — Parce que, moi, je ne suis pas votre amie.

Il l'embrasse très tendrement.

ANTOINE. — Et moi, après ça, je crois que je ne le suis plus.

ELISABETH. — Vous avez encore une toute petite chance de le redevenir. Mais il faudrait ne pas recommencer.

ANTOINE. — Ça tombe mal.

ELISABETH. — Pourquoi?

ANTOINE. — J'ai très envie de recommencer.

Il l'embrasse de nouveau.

ELISABETH. — Maintenant c'est fini.

ANTOINE. — Je ne pourrai plus être votre ami? Jamais?

ELISABETH. — Jamais.

ANTOINE. — Alors, profitons-en.

Il l'embrasse très tendrement. Dans le lointain, on entend les harmonicas. Antoine et Elisabeth restent un moment enlacés sans rien dire. On voit alors arriver M. Roussel.

ELISABETH. — Antoine, il y a quelqu'un.

ANTOINE. — Je l'ai vu. Ne bougez pas.

Il l'emmène et la cache dans la baraque.

M. ROUSSEL, *appelant.* — Y a quelqu'un? Y a quelqu'un?... *(Puis plus fort:)* Antoine! Antoine!

ANTOINE. — Il va réveiller Louisette! Il vaut mieux que j'y aille. Tiens, bonsoir, monsieur Roussel!

M. ROUSSEL. — Bonsoir, Antoine. Ça m'étonnait que vous soyez déjà fermés. J'avais rendez-vous avec M. Durieux, vous savez, le capitaine des Douanes. Mais il a dû partir.

ANTOINE. — Vous êtes bien tardif.

M. ROUSSEL. — C'est-à-dire qu'avec tous ces départs à la pension, ça a bouleversé un peu le service.

ANTOINE. — Je comprends.

M. ROUSSEL. — Nous aurions tort de nous en plaindre. Les parts sont, paraît-il, plus copieuses!

ANTOINE. — Ah oui?

M. ROUSSEL. — Et puis, avec le départ de la famille Bardy, vous savez, les six enfants, nous avons eu la table en face de la fenêtre. Ça n'a d'ailleurs pas été sans mal. Les Valentin l'avaient demandée aussi. Ils y avaient même mis leurs serviettes et leurs médicaments. Mais on nous l'avait promise. On l'a eue.

ANTOINE. — Et vous voulez quelque chose?

M. ROUSSEL. — Combien ça coûte, un demi?

ANTOINE. — Soixante francs.

M. ROUSSEL. — Alors donnez-moi un bock.

ANTOINE. — Bien.

Il rentre dans la baraque pour aller chercher le bock. Pendant ce temps, M. Roussel déplie un journal : la Tribune de Roanne, *dont, après avoir détaché la bande, il commence la lecture. Antoine revient, lui sert son bock, et s'assied à une table à côté avec un geste d'impatience. M. Roussel continue à lire son journal.*

M. ROUSSEL. — C'est *la Tribune de Roanne.* Nous nous sommes abonnés à moitié avec les voisins. Ils sont très gentils. Ils nous gardent la plante verte et quand ils ont fini le journal, ils nous le font suivre. Comme ça, j'ai des nouvelles de chez moi. Le seul ennui...

ANTOINE. — C'est qu'elles ont un peu de retard.

M. ROUSSEL. — Non, c'est que les mots croisés sont déjà faits. *(M. Roussel se replonge dans son journal. Antoine attend. M. Roussel au bout d'un moment repose son journal.)* Ce problème de l'Allemagne, ça n'est pas près d'être résolu. Avec l'Allemand, c'est toujours la même chose. Quand il est vainqueur, il a de la morgue. Quand il est vaincu, il est plat comme une limande. Mais si vous n'y faites pas attention, il s'arme sans rien dire, il se repeuple et, à la première occasion, il vous retombe dessus.

ANTOINE. — Oui.

M. ROUSSEL. — Remarquez, il faut lui reconnaître une chose : il a de l'ordre. Ça, pour l'ordre et la discipline, on ferait bien de prendre un peu exemple sur lui. L'Allemand, il jette les papiers dans la corbeille à papiers.

ANTOINE. — Ah!

M. ROUSSEL. — Il faut vous dire qu'avec son ordre, au combat, l'Allemand s'il perd son chef, il est fichu, tandis que le soldat français, c'est pas pareil. Il a de l'initiative et puis toujours gouailleur.

ANTOINE. — Oui. Peut-être.

M. ROUSSEL. — Il ne faudrait pas en conclure que l'Allemand est un mauvais soldat. Au contraire; moi, je le mets second après le Français. L'Anglais est un bon marin, mais un mauvais soldat. Il est trop esclave de ses habitudes. Il s'arrête au milieu de l'offensive pour prendre le thé.

ANTOINE, *qui bâille.* — Oui.

M. ROUSSEL. — C'est sûr si on s'était entendu avec l'Allemand, on était invincibles... On aurait vaincu le monde entier. Mais avec l'Allemand on peut pas s'entendre. Rien à faire. Bien sûr c'est un homme comme les autres. Mais on ne peut pas s'entendre.

ANTOINE. — C'est vrai.

M. ROUSSEL. — Je vous dirai que, si on ne s'est pas entendu avec eux, l'Angleterre n'y est pas pour rien. Je le connais, moi, l'Anglais : « Diviser pour régner ». C'est sa devise. Vous me direz : « L'Anglais, c'est notre meilleur allié. » Je vous répondrai : « N'oublions pas Jeanne d'Arc! »

ANTOINE. — Bien sûr!

M. ROUSSEL. — Et chaque fois qu'on a voulu signer un pacte avec l'Allemagne, l'Angleterre l'a empêché. Autrement, peut-être on aurait pu s'entendre. L'Allemand est travailleur. En Allemagne, le système D, ça n'existe pas. C'est pas comme en France, c'est ce qui nous tue. Remarquez, pour un pays, le système D, c'est une preuve d'intelligence. Seulement, l'intelligence, il ne faut pas en abuser. Moi, par exemple, je n'en abuse jamais.

ANTOINE. — Ça, c'est vrai!

M. ROUSSEL. — Ça me fait plaisir de vous l'entendre dire. Tenez, l'Allemand, c'est un excellent chimiste. L'aspirine allemande, elle est meilleure que l'aspirine française, même. Seulement les chimistes allemands, pour un cachet d'aspirine, ils fabriquent des tonnes de gaz asphyxiants. Ils ne pensent qu'à ça.

ANTOINE. — C'est vrai?

M. ROUSSEL. — Bien sûr! Tenez encore, l'Allemand, c'est un très bon musicien. La musique allemande, elle vaut presque la musique française. Seulement, ce qu'ils aiment surtout, c'est la musique militaire avec les cymbales et les cuivres. L'Allemand est sobre: il mange des pommes de terre, il économise. Seulement, son économie, c'est encore pour faire la guerre. Vous voulez que je vous dise, moi : l'Allemand, il n'y a rien à faire; c'est l'Allemand! Qu'est-ce que vous en pensez, Antoine?

ANTOINE, *qui depuis un moment donne des signes d'impatience de plus en plus évidents, éclate littéralement.* — Ce que j'en pense? Vous ne pouvez pas imaginer à quel point je m'en f...!

M. ROUSSEL. — Mais comment?

ANTOINE. — Je m'en f..., comme vous ne pouvez pas l'imaginer.

M. ROUSSEL. — Vous avez tort, l'Allemand, c'est important!

ANTOINE. — M. Roussel, ce soir, il n'y qu'une chose importante : c'est la vitesse à laquelle vous allez décamper.

M. ROUSSEL. — Quoi?

ANTOINE. — Vous me mangez l'air.

M. ROUSSEL. — Pardon?

ANTOINE. — Monsieur Roussel, je vais vous sauter à la gorge.

M. ROUSSEL. — Vous plaisantez?

ANTOINE, *menaçant.* — Non, je ne plaisante pas.

M. ROUSSEL. — Vous me flanquez à la porte?

ANTOINE. — Oui, monsieur Roussel.

M. ROUSSEL. — Mais vous n'avez pas le droit. Ici, c'est un lieu public. Mais je vais me plaindre. Mais vous aurez de mes nouvelles.

Il sort, poussé par Antoine.

ANTOINE. — Bonne nuit, monsieur Roussel!

ELISABETH, *qui revient.* — Eh bien! je vous assure, vous avez une façon de traiter la clientèle!

ANTOINE. — Si je l'avais laissé parler, on en avait jusqu'à demain matin. Et ce soir, nous avons mieux à faire.

ELISABETH. — Ça, c'est vrai.

Elle l'embrasse.

ANTOINE. — Vous êtes prête?

ELISABETH. — C'est l'heure?

ANTOINE. — Il y a un moment déjà que c'est l'heure. La lune s'est couchée. Regardez, on ne voit plus le yacht, ni même la jetée. Il n'y a même pas une étoile au ciel. Tout est noir, comme de l'encre. Ce soir, on passerait à deux mètres du « Richelieu » sans même se douter qu'il est là.

ELISABETH. — Nous ne risquons pas de nous perdre?

ANTOINE. — Pas avec moi.

ELISABETH. — Je n'ai pas entendu passer la vedette des douanes.

ANTOINE. — Moi, je l'ai entendue. Allez. On y va. Ne faites pas de bruit jusqu'au youyou.

ELISABETH. — J'avais tant de choses à vous dire!

ANTOINE. — Ecoutez, Elisabeth. Moi aussi maintenant je préférerais rester là avec vous, vous serrer dans mes bras et vous parler d'amour. Mais nous avons choisi un autre destin. Nous ne pouvons plus y renoncer. Allons-y. Quelle heure il est?

ELISABETH. — Onze heures moins dix.

ANTOINE. — Onze heures moins dix! Vous vous rendez compte? Il y a vingt minutes que mes hommes sont sur votre bateau!

ELISABETH. — Quoi?

ANTOINE. — Les deux hommes que j'ai désignés pour l'opération. Je leur ai dit d'être à bord du yacht à la demie.

ELISABETH. — Mais vous êtes fou?

ANTOINE. — Pourquoi?

ELISABETH. — Parce que... Vous m'aviez recommandé de faire attention aux voleurs de tabac. J'ai donné l'ordre à mon équipage de ne laisser approcher personne et d'empêcher tout abordage. Au besoin par la force.

ANTOINE. — Les miens ont dû expliquer qu'ils étaient mes amis.

ELISABETH. — Ça n'aura servi à rien. Les miens ne vous connaissent pas.

ANTOINE. — Vous ne leur aviez rien dit?

ELISABETH. — Je devais revenir avec vous. Je leur avais ordonné d'attendre mon retour, c'est tout.

ANTOINE. — Et ils sont capables de tirer sur les miens?

ELISABETH. — Si les vôtres insistent pour monter à bord, sans aucun doute! Et si, vous, vous leur avez donné l'ordre de monter à bord, je pense que ce sont des gens qu'on ne doit pas arrêter si facilement.

ANTOINE. — Allons-y. Dépêchons-nous.

A ce moment, dans le lointain, on entend un coup de feu.

ELISABETH, *qui s'est précipitée dans les bras d'Antoine.* — Qu'est-ce que c'est?

ANTOINE. — Un coup de revolver, là, dans les rochers. C'est la bagarre qui commence. Ça va répondre. Attendez-moi là.

ELISABETH. — Antoine! Je ne veux pas que vous y alliez!

ANTOINE. — Si, j'y vais. Il faut que j'y aille. Je ne peux pas laisser mes hommes seuls.

ELISABETH. — Alors, je viens avec vous!

ANTOINE. — Non, attendez-moi.

ELISABETH. — Je ne reste pas seule. Je viens.

ANTOINE. — Bon. Venez. On dirait que ça s'est calmé.

Ils vont pour sortir, mais tombent sur M. Roussel, affolé.

M. ROUSSEL. — Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce qui arrive?

ANTOINE. — Pourquoi vous me demandez ça? Il y a encore quelque chose qui ne va pas?

M. ROUSSEL. — Vous n'avez pas entendu? Le coup de feu?

ANTOINE, *jouant l'étonné.* — Un coup de feu?

M. ROUSSEL. — Mais bien sûr. Un coup de feu. Je cherchais M. Durieux, vous savez, le directeur des Douanes. Et j'ai entendu un coup de feu. Très distinctement.

ANTOINE. — Moi, je n'ai rien entendu. *(A Elisabeth:)* Vous avez entendu quelque chose, vous?

ELISABETH. — Moi? Non!

ANTOINE. — Ça doit être une fusée du feu de camp que vous avez prise pour un coup de feu.

M. ROUSSEL. — Mon cher Antoine, une fusée est une fusée et un coup de feu est un coup de feu. J'ai fait mon service dans l'infanterie et si je vous dis que j'ai entendu un coup de feu, c'est que j'ai entendu un coup de feu. Et si j'ai entendu un coup de feu, vous avez forcément entendu un coup de feu.

ANTOINE. — Alors, comment expliquez-vous que je n'ai rien entendu?

M. ROUSSEL. — Justement! Je ne me l'explique pas.

ANTOINE. — Monsieur Roussel, vous devriez aller vous coucher. Vous êtes fatigué.

M. ROUSSEL. — Mais pas du tout.

ANTOINE. — Monsieur Roussel, vous pensez trop!

M. ROUSSEL. — Je vous assure.

ANTOINE. — Allez-y vite, monsieur Roussel.

M. ROUSSEL. — Vous me ref... à la porte?

ANTOINE. — Partez, monsieur Roussel!

M. ROUSSEL. — Ça ne se passera pas comme ça!

ANTOINE, *qui le pousse.* — On en reparlera, monsieur Roussel.

M. ROUSSEL, *qui sort.* — Je vous le dis : ça ira loin.

ANTOINE. — Bonne nuit, monsieur Roussel!

ANTOINE, *à Elisabeth.* — Attendons qu'il se soit éloigné. Pourvu qu'il ne soit pas arrivé un malheur. Ce serait affreux.

Ils restent un petit moment silencieux. A ce moment, on entend, tout près du cabanon, la voix de Sauveur, vraisemblablement saoul, qui chante à tue-tête:

« Ah! la bella contrabanda
Dé cigarette et dé tabac
Sauveur était là
Toi, tu y étais pas! »

AMÉDÉE, *entre en soutenant Sauveur qui chante.* — Tais-toi, Sauveur. Tu vas réveiller tout le monde.

ANTOINE. — Ce sont des ivrognes. Attendez-moi près des pédalos, je vous rejoins.

Elle sort.

AMÉDÉE. — Bonsoir, Antoine.

SAUVEUR. — Salut, Al Capone!

ANTOINE. — Qu'est-ce qui arrive? Il est blessé?

AMÉDÉE. — Non. Simplement, il a pris une bonne cuite.

SAUVEUR. — Ça, on a bien failli se tirer dessus, Antoine, mais tu vois, on a pas l'habitude, alors on s'est manqué!

AMÉDÉE. — Tu as entendu?

ANTOINE. — Tout Palavas a entendu. Vous m'avez fait une de ces peurs!

AMÉDÉE. — Tu as eu peur et tu étais ici? Alors nous qui étions sur place, tu te rends compte! Té, je suis sûr que je suis tout pâle!

ANTOINE. — Mais qui a tiré? C'est toi ou c'est lui?

AMÉDÉE. — Je vais t'expliquer...

SAUVEUR. — D'abord tu avais dit : « Dis à Sauveur d'être là. » Sauveur était là. Et toi, tu y étais pas! Tu y étais pas! Tu y étais pas!

AMÉDÉE. — Quand j'ai retrouvé Sauveur, il avait bu un peu de rhum pour se donner du courage.

SAUVEUR. — C'est que du courage, il en fallait, il en fallait même beaucoup. Alors, je m'en suis donné beaucoup — et peut-être même un peu trop.

ANTOINE. — Et ils vous ont laissé monter sur le yacht?

AMÉDÉE. — Oui. Ils ont eu l'air étonné, mais avec mon revolver, ils nous ont laissé monter. On leur a dit qu'on était tes amis. Ils n'ont pas eu l'air de bien comprendre.

SAUVEUR. — Et quand ils nous ont vu dans cet état, ils nous ont fait boire un coup.

AMÉDÉE. — En revenant, Sauveur perd l'équilibre, il s'accroche à mon revolver, et pan!

SAUVEUR. — Tu m'avais dit qu'il marchait pas. Et remarque, c'est la faute du rocher. J'allais y mettre le pied dessus, il s'en va.

ANTOINE. — Et pourquoi vous êtes revenus? Il fallait m'attendre à bord pour décharger.

AMÉDÉE. — Je vais t'expliquer. Antoine...

SAUVEUR. — Pour décharger quoi?

ANTOINE. — Le tabac.

SAUVEUR, *qui éclate de rire.* — « Le tabac!... » Tu as dit : « Le tabac »... Ah ça, alors, c'est rigolo! Tu as entendu, Amédée, il a dit : « Le tabac! » Ça, alors, c'est rigolo! Le tabac!

ANTOINE. — Mais pourquoi tu ris comme un imbécile?

AMÉDÉE. — Ecoute, Antoine...

SAUVEUR. — Mon cher, il n'y a pas plus de tabac que de beurre à la cambuse!

ANTOINE. — Qu'est-ce que tu racontes?

SAUVEUR. — Il n'y a pas plus de tabac que de beurre à la cambuse!

ANTOINE. — Qui vous a dit ça?

AMÉDÉE. — Les matelots du yacht.

SAUVEUR. — Quand on leur a dit : « Et le tabac? » Ils nous ont offert des cigarettes. Alors, Amédée, il cligne de l'œil et il leur dit: « Et les deux mille kilos? » Alors là, ils s'écroulent de rire! Il y en a un, il s'arrête de rire et il nous fait : « Il n'y a pas plus de tabac que de beurre à la cambuse. » Et l'autre, en riant, il nous dit : « Alors là, on vous a bien eu! » Et il rit. Alors nous, forcément, on rit avec eux! C'est pour ça que tout à l'heure quand tu as dit : « Le tabac? » j'ai pas pu me retenir. Il faut dire que c'est rigolo. Le tabac! C'est rigolo!

ANTOINE. — Et vous vous êtes contentés de cette explication?

SAUVEUR. — C'est que, ils étaient deux et, nous, on était seuls.

ANTOINE. — Et vous pensez peut-être que, sans vous connaître, ils allaient vous répondre qu'en effet, ils avaient à bord deux mille kilos de tabac et qu'ils allaient les mettre à votre disposition! C'est pas des gens comme vous! Vous on vous dit : « Du tabac! mais nous n'en avons jamais eu! » Et vous répondez : « Oh! excusez-nous, c'est une erreur! » Et vous repartez! Ah! je vous assure qu'avec vous je suis bien monté! Surtout toi, Amédée, tu me déçois!

AMÉDÉE. — Ecoute, Antoine. Moi, je ne me suis pas contenté de cette explication. Pendant qu'ils buvaient, j'ai visité tout le yacht. Sur un bateau comme ça, deux mille kilos, ça se cache pas si facilement. Hé bé, je les ai pas vu. J'en ai pas vu un gramme. Je voulais pas te le dire mais je suis bien forcé. Du tabac, il n'y en a pas!

ANTOINE. — Mais alors, c'est vrai?

SAUVEUR. — Pas plus que de beurre à la cambuse.

ANTOINE. — Ça n'est pas possible!

AMÉDÉE. — Pourtant, c'est comme ça!

ANTOINE. — Dis, Amédée, tu m'as dit qu'il n'y avait que deux matelots à bord?

SAUVEUR. — Oui, deux.

ANTOINE. — Mais un bateau comme ça, il y a au moins six hommes d'équipage!

AMÉDÉE. — Il me semble.

ANTOINE. — Et les quatre autres, alors, où ils étaient?

AMÉDÉE. — Je ne sais pas.

ANTOINE. — Tu n'as pas fait attention si le canot de sauvetage était là?

AMÉDÉE. — Non.

SAUVEUR. — Moi, je me souviens pas de l'avoir vu.

ANTOINE. — Réfléchissez bien, c'est important. Il n'y était pas, n'est-ce pas?

AMÉDÉE. — Il me semble qu'il n'y était pas.

ANTOINE. — Par hasard, en allant au yacht, vous n'avez pas croisé une embarcation?

AMÉDÉE. — Tu sais, il faisait noir comme de l'encre.

ANTOINE. — Rappelez-vous bien.

AMÉDÉE. — J'essaye.

SAUVEUR. — Je fais tous mes efforts.

ANTOINE. — En tout cas, elle aurait pu passer sans que vous la voyiez?

AMÉDÉE. — Sûrement!

ANTOINE. — Et quand, à bord, vous avez demandé le tabac, ils vous ont ri au nez?

SAUVEUR. — Comme des fous.

ANTOINE. — Et ils vous ont dit : « On vous a bien eu »?

AMÉDÉE. — Oui.

ANTOINE. — Eh bien, ils ne nous ont pas encore. *(Il appelle:)* Elisabeth! Elisabeth!

ELISABETH. — Vous m'avez appelée?

ANTOINE. — Oui. Vous avez bien six hommes d'équipage?

ELISABETH. — Oui! Pourquoi?

ANTOINE. — Alors c'est bien ça. Elisabeth, vos hommes sont en train de vous trahir. Ils ont profité de votre absence pour décharger le tabac. Quand les miens sont arrivés à bord, le tabac était parti. Ils n'ont trouvé que deux matelots qui leur ont ri au nez.

ELISABETH. — Ce n'est pas possible!

ANTOINE. — Si, mais gardez votre sang-froid. Deux mille kilos ne se déchargent pas si facilement. Je pars les retrouver. Ils ne peuvent pas être bien loin, ils ne connaissent pas la côte.

ELISABETH. — Je ne veux pas que vous preniez tous ces risques pour moi.

ANTOINE. — Je les prends pour vous, Elisabeth, mais je les prends aussi pour moi. Ici, ce sont mes terres. De la Nouvelle jusqu'aux Saintes-Marie, la côte est à moi et personne n'a le droit d'y décharger un gramme de tabac sans le faire passer par mes mains. C'est une loi à laquelle tout le monde doit se soumettre. A plus forte raison, des voleurs.

ELISABETH. — Je comprends.

AMÉDÉE. — On vient avec toi?

ANTOINE. — Non. Il y a trop de risques pour que je puisse demander à qui que ce soit de venir. J'irai seul. Vous, restez là. Si on me demande, personne ne m'a vu. Je suis couché depuis neuf heures du soir. Et je dors. Si vous entendez du bruit, ne bougez pas. Elisabeth, je sais une grotte là, dans les rochers. La grotte de l'Espiguette. Vous y serez à l'abri. Moi, je rattrape vos hommes et je récupère tout. Et ça va pas traîner! Ça va pas traîner!

Ils sortent. Sauveur qui s'était endormi se réveille en imitant le bruit de la mitrailleuse.

AMÉDÉE. — Oh! Sauveur! Tu rêves.

SAUVEUR. — Amédée! Ecoute bien ce que je te dis! Antoine, il récupérera peut-être pas les voleurs de tabac. Mais celle-là, elle lui échappera pas. Et ça va pas traîner... ça va pas traîner!

RIDEAU

ACTE III

Le lendemain matin, assez tôt. Antoine, Amédée et Sauveur sont en scène.

SAUVEUR. — Et alors, ce tabac, tu l'as trouvé?

ANTOINE. — Non, mais j'ai trouvé mille fois mieux. J'ai trouvé le bonheur. Regardez-moi bien, ce que vous voyez, c'est la tête d'un homme heureux — d'un homme qui vit les plus belles heures de sa vie.

SAUVEUR. — Mais comment ça s'est passé?

ANTOINE. — Quand on est partis hier. Tout d'un coup, elle m'a dit : « Antoine, mes hommes ne m'ont pas trahi. C'est moi qui vous ai trompé. C'est vrai qu'ils ont enlevé le tabac pendant que j'étais avec vous. Mais c'était en plein accord avec moi. Je suis venue à votre rendez-vous avec un rôle bien précis: je devais vous retenir le plus longtemps possible pendant qu'ils réaliseraient l'opération. »

AMÉDÉE. — Elle a fait ça?

ANTOINE. — Oui. Mais quand je lui ai dit : « Bravo, vous avez gagné! » elle m'a répondu: « Non, Antoine. C'est vous qui avez gagné. »

AMÉDÉE. — Qu'est-ce que ça voulait dire?

ANTOINE. — Elle m'a expliqué : son équipage n'avait pas été d'accord pour décharger le tabac avec nous. Elle avait eu peur que notre arrivée déclenche une bagarre. Elle avait voulu l'éviter à tout prix et elle n'avait trouvé que ce moyen! Me retenir sur la plage!

AMÉDÉE. — Je comprends.

ANTOINE. — Alors elle m'a avoué: « Antoine, j'ai voulu éviter cette bataille, c'est parce que, s'il vous était arrivé quelque chose, je ne me le serais jamais pardonné. » Et elle a ajouté : « Antoine, je vous aime depuis la première minute où je vous ai rencontré. Et je n'ai pas trouvé d'autre moyen de vous sauver. » Voilà, si tu savais, Amédée, elle a des yeux, un sourire!

SAUVEUR. — Je l'avais dit. Ça fait une de plus!

ANTOINE. — Sauveur, si tu veux que nous restions amis, ne dis plus jamais ça. Celle-là, tu comprends, si elle me disait d'aller me noyer, j'irais me noyer. Si elle me disait qu'elle m'abandonne, je crois que j'irais aussi, me noyer.

SAUVEUR. — Un maître baigneur qui se noye! Ça ferait un bel article pour *le Petit Méridional*!

AMÉDÉE. — Tu te rends compte où ça peut te mener?

ANTOINE. — Je me rends compte surtout où ça m'a mené. Pour moi, la vie a commencé hier soir, quand je l'ai embrassée pour la première fois. Avec elle, ça ne peut pas être une fantaisie. C'est un amour éternel. Vous voyez, le bonheur a commencé pour moi. Il ne va plus s'arrêter. Je voulais vous dire tout ça.

SAUVEUR. — Et elle s'en va, ce soir.

ANTOINE. — Qui t'a dit ça?

SAUVEUR. — Un matelot du yacht, hier soir. Il m'a dit qu'ils repartaient ce soir.

ANTOINE. — Il devaient peut-être repartir ce soir, mais c'est elle qui commande et maintenant, crois-moi, ils resteront encore quelques jours. Té, d'entendre des choses pareilles, j'aime mieux aller planter des parasols.

Il sort.

SAUVEUR. — Tu vois, moi, Antoine, je recommence à pas le comprendre. Ce besoin de faire croire qu'il fait quelque chose quand il fait rien. Moi, quand je fais rien, ça me suffit!

AMÉDÉE. — Ça, c'est parce que tu n'as pas d'ambition.

SAUVEUR. — Et qu'est-ce que c'est l'ambition?

AMÉDÉE. — Tu n'as jamais rêvé de pêcher une baleine, par exemple?

SAUVEUR. — Non, jamais.

AMÉDÉE. — C'est ce que je te disais. Tu n'as pas d'ambition.

SAUVEUR. — Et toi, tu en as, de « l'ambition »?

AMÉDÉE. — Moi, oui.

SAUVEUR. — Tu as rêvé de pêcher une baleine, toi?

AMÉDÉE. — Moi, non. Mais j'ai rêvé de faire le portrait du Président de la République, debout, avec la grosse médaille et la main sur le livre.

SAUVEUR. — Je vois pas bien le rapport. En somme, ce que tu appelles « l'ambition », c'est tout simplement « la complication ».

Elisabeth entre.

AMÉDÉE. — Bonjour, mademoiselle.

ELISABETH. — Bonjour, monsieur Amédée. Antoine n'est pas là?

SAUVEUR. — Non. Il est allé installer une tente. Il va pas tarder à revenir.

ELISABETH. — Vous ne m'en voulez pas trop pour hier soir?

AMÉDÉE. — Antoine nous a expliqué. Vous avez bien fait. C'était la solution sage. La bagarre, ça n'a jamais rien rapporté à personne.

ELISABETH. — Je vous ai tout de même dérangé pour rien.

AMÉDÉE. — Oh, vous savez, ça n'a pas une grande importance.

SAUVEUR. — Et même, d'un certain point de vue, on aime mieux ça.

ELISABETH. — Qu'est-ce que vous voulez dire?

SAUVEUR. — Rien.

ELISABETH. — Quand on aime l'action, comme vous...

SAUVEUR. — Bien sûr, on aime l'action. Mais c'est des choses qui arrivent. On peut pas gagner toujours.

AMÉDÉE. — Et puis nous, du moment qu'Antoine est content, on est content.

ELISABETH. — Je dois dire que vous m'avez bien trompée. Je vous avais vraiment pris pour un pêcheur et pour un photographe. Nous avons raté une première affaire, mais je vous garantis que nous réussirons les suivantes.

SAUVEUR. — Les suivantes?

ELISABETH. — Nous allons former à nous quatre une équipe formidable. Nous avons le même goût du risque. Avec votre organisation et avec mon bateau, nous allons nous compléter...

SAUVEUR. — Amédée, dis-le lui.

ELISABETH. — Ça n'a pas l'air de vous enchanter?

SAUVEUR. — C'est-à-dire... Dis-le lui, Amédée!

ELISABETH. — Mais que doit-il me dire, Amédée?

SAUVEUR. — Mademoiselle Elisabeth, il vaut mieux arrêter de jouer. Amédée et moi, on ressemble beaucoup à un photographe et à un pêcheur, mais c'est parce que je suis pêcheur, et, lui, photographe. Hier soir, on a joué un rôle pour faire plaisir à Antoine, mais c'est un rôle qui nous va pas bien. Nous, le mystère, les coups de revolver, le capitaine des Douanes, la nacelle, on n'aime pas ça.

ELISABETH. — Mais alors, pourquoi Antoine vous a-t-il pris comme lieutenants?

AMÉDÉE. — Vous allez être déçue, Mademoiselle, Antoine non plus n'a jamais été un contrebandier.

SAUVEUR. — Jamais!

ELISABETH. — Qu'est-ce que vous dites?

AMÉDÉE. — Il n'a jamais déchargé un kilo de tabac de contrebande.

SAUVEUR. — Ni même un paquet de gauloises.

AMÉDÉE. — Ça me fait peine de vous dire ça, mais comme de toute façon vous auriez découvert la vérité, il vaut autant que ça soit tout de suite.

ELISABETH. — Mais pourquoi?...

AMÉDÉE. — Pourquoi? Parce qu'il en a besoin pour vivre. Vous voyez, mademoiselle Elisabeth, si je vous ai dit ça, c'est pour lui, parce qu'il est mon ami. Ce qui pourrait lui arriver de pire, à Antoine, c'est qu'un jour quelqu'un découvre la vérité et lui démolisse ce rêve qu'il a mis si longtemps à se créer. Antoine, il ne s'en relèverait pas.

Antoine arrive.

ANTOINE. — Té, bonjour, Elisabeth. Vous étiez là?

AMÉDÉE. — Moi, il faut que j'aille acheter des plaques.

SAUVEUR. — Moi aussi... Je veux dire... Il faut que j'aille mettre ma pancarte.

Ils sortent.

ELISABETH. — Je suis venue très tôt, avant que tout le monde soit là.

ANTOINE. — Elisabeth, le yacht s'en va ce soir?

ELISABETH. — Qui vous l'a dit?

ANTOINE. — Qui me l'a dit, ça n'a pas une grande importance. Ce qui est important, c'est de savoir s'il s'en va.

ELISABETH. — Oui, Antoine, il s'en va ce soir.

ANTOINE. — Et vous, vous partez aussi?

ELISABETH. — Moi, je rentre à Paris. Par le train.

ANTOINE. — Quand?

ELISABETH. — Ce soir!

ANTOINE. — Non?

ELISABETH. — Si, Antoine, je ne peux pas vous dire pourquoi. Mais je suis obligée de partir ce soir.

ANTOINE. — Vous reviendrez?

ELISABETH. — Non, Antoine.

ANTOINE. — Vous ne reviendrez pas?

ELISABETH. — Non, Antoine. Ecoutez, je vous demande pardon pour la peine que je vais vous faire, mais je crois qu'il vaut mieux que vous le sachiez tout de suite. Antoine, il va falloir m'oublier.

ANTOINE. — Vous oublier? Qu'est-ce que ça veut dire?

ELISABETH. — C'est très difficile à vous expliquer. Le mieux serait de ne pas chercher à comprendre.

ANTOINE. — Mais... vous disiez... Nous nous aimerons toujours.

ELISABETH. — Ce que j'ai dit, il faut l'oublier aussi. On ne commande pas à la vie. J'étais sincère quand je vous ai parlé. Et puis, ce matin, tout s'est écroulé. Je suis obligée de partir ce soir pour ne jamais revenir.

ANTOINE. — Qu'est-ce qui s'est passé ce matin?

ELISABETH. — Je ne peux pas vous le dire.

ANTOINE. — Je veux le savoir.

ELISABETH. — Je... J'ai reçu des nouvelles de Paris. Il faut que j'y sois demain.

ANTOINE. — Qu'est-ce que c'est, ces nouvelles?

ELISABETH. — Je vous ai dit que je ne pouvais pas vous le dire. Vous devez admettre que j'existais avant de vous rencontrer!

ANTOINE. — Mais moi, je demande qu'à venir à Paris avec vous!

ELISABETH. — Non, Antoine. Ce serait de la folie.

ANTOINE. — Pourquoi?

ELISABETH. — Parce qu'à Paris, j'ai ma vie, Antoine. Une vie compliquée. Votre façade, c'est « Le Pirate »; moi, la mienne, c'est le luxe. C'est la promenade à cheval au Bois le matin; c'est l'après-midi chez les couturiers. Ce sont les cocktails, les réceptions, les dîners, quand tout Paris s'illumine, la Concorde, l'Arc de Triomphe.

ANTOINE. — Le Musée Grévin...

ELISABETH. — Non, Antoine... C'est une vie difficile et qui me condamne à rester seule.

ANTOINE. — Vous voulez dire surtout que je ne serais pas capable de vivre à Paris?

ELISABETH. — Non. Ça n'est pas ça!

ANTOINE. — Alors, c'est que vous m'avez trompé sur toute la ligne. Pour décharger votre tabac ici sans que j'exige ma part, vous avez organisé avec vos hommes un enlèvement clandestin. Pour m'empêcher de m'en occuper, vous m'avez dit que vous l'aviez fait par amour. Et tout ça, c'était faux.

ELISABETH. — Non, Antoine. Vous m'aviez prise dans vos bras. J'y étais bien. Vous ne pouvez m'en vouloir de m'être laissée aimer.

ANTOINE. — Alors pourquoi, tout d'un coup, je dois tout oublier?

ELISABETH. — Je ne peux pas vous le dire. Mettons que j'aie un secret.

ANTOINE. — Un secret, c'est trop commode!

ELISABETH. — Je vais m'en aller, Antoine.

ANTOINE. — Je ne veux pas!

ELISABETH. — Ecoutez, Antoine...

ANTOINE. — Vous n'allez pas me dire que je ne vous reverrai plus?

ELISABETH. — Si, Antoine.

ANTOINE. — Mais nous pouvons encore avoir quelques heures de bonheur ensemble.

ELISABETH. — Non, Antoine. Les amours de vingt-quatre heures ne sont possibles que si l'un des deux au moins croit que c'est pour toujours.

ANTOINE. — Je ne veux pas que vous partiez.

ELISABETH. — Quand vous saurez pourquoi je pars — si vous le savez un jour — vous me pardonnerez.

ANTOINE. — Moi, je sais que je vous reverrai.

ELISABETH. — Ecoutez, Antoine. Attendez-moi. Je vais revenir. Je vous promets que vous me reverrez aujourd'hui.

Elle sort. Antoine resté seul, a un geste des épaules qui signifie l'accablement ou la résignation.

AMÉDÉE, *qui revient avec Sauveur.* — Oh! Antoine, ça ne va pas?

ANTOINE. — Je suis content de vous voir tous les deux. Si, ça va. Ça va, mais il faut que je vous dise quelque chose.

AMÉDÉE. — C'est grave?

ANTOINE. — Oui, c'est grave. Je viens de prendre la décision la plus importante de ma vie.

SAUVEUR. — Antoine, tu m'inquiètes!

ANTOINE. — Il n'y a pas de quoi. Maintenant les jeux sont faits. C'est ce soir que ça se passe. Il est probable que vous ne me verrez plus jamais, mais pour moi, ça va être formidable.

SAUVEUR. — Et qu'est-ce que tu fais, ce soir?

ANTOINE. — Je pars à Paris, avec Elisabeth.

AMÉDÉE. — Du yacht?

ANTOINE. — Oui.

AMÉDÉE. — C'est elle qui t'a demandé de partir avec elle?

ANTOINE. — Non, c'est pas elle. Elle ne le sait même pas que je vais partir avec elle. Et même elle m'a dit que notre amour n'était qu'une aventure et qu'il fallait l'oublier. Elle m'a même dit qu'elle était très heureuse avant de me rencontrer. Mais j'ai bien vu que c'était pas vrai.

SAUVEUR. — Et comment tu l'as vu?

ANTOINE. — J'ai fait semblant de la croire. Je lui ai dit que je l'oublierai; que, d'ailleurs, je ne l'avais jamais aimée.

AMÉDÉE. — Et alors?

ANTOINE. — Alors, tu l'aurais vue. Elle a plus su quoi faire. Elle est devenue toute pâle.

SAUVEUR. — Mais alors pourquoi elle t'avait dit qu'elle était heureuse sans toi si c'était pas vrai?

ANTOINE. — Par coquetterie, par fierté féminine. Elle me disait : « Je n'ai pas besoin de vous » et quand elle a su que je la prenais au sérieux, elle s'est trahie.

AMÉDÉE. — Et qu'est-ce que tu as fait?

ANTOINE. — Rien. Ce soir, je vais la laisser partir sans rien lui dire. Et je la retrouverai dans le train.

SAUVEUR. — En somme, elle t'a complètement embobiné?

AMÉDÉE. — Tu devrais réfléchir, Antoine.

ANTOINE. — Tu dis que je devrais réfléchir, pauvre! Y a plus de cinq ans que je réfléchis. Chaque année, depuis cinq ans, au mois de septembre, quand j'entends les harmonicas du camp de vacances, cette envie de partir, elle me prend. Depuis trois mois, je suis le roi de la plage, Antoine Ier. Et puis chaque année, au 12 septembre, ma couronne, elle me tombe de la tête. Du jour au lendemain, y a plus de roi ou plutôt y a un roi sans sujets, ce qui ne vaut guère mieux.

AMÉDÉE. — C'est sûr que la plage, l'hiver, c'est pas bien gai.

ANTOINE. — C'est pas gai, c'est sinistre, tu veux dire! Quand je sors du cabanon, barricadé comme un blockhaus, j'entends rien. Avec la brume sur la mer, les vagues qui mangent le sable et les nuages qui mangent le ciel, la plage, elle est toute petite, et, pour-

ant, elle me paraît mille fois plus grande. Parce que je suis seul. Et c'est pour ça que, chaque année, depuis vingt ans, au mois de septembre, j'ai envie de partir. Et cette année que l'occasion se présente, tu voudrais que je la laisse passer?

AMÉDÉE. — Et Louisette?

ANTOINE. — Louisette, je l'adore, et elle m'adore, aussi, mais elle a pas su m'aimer, enfin, m'aimer comme il fallait. J'aurais pu vivre toute ma vie avec elle, mais il aurait pas fallu que je rencontre un grand amour. Tu sais ce que c'est, toi, Amédée, un grand amour. Tu sais qu'on n'en guérit pas. Hé bé! moi c'est ça, je sais plus ce que je fais.

SAUVEUR. — Alors, qu'est-ce que tu fais?

ANTOINE. — C'est facile. Le soir, le train part à vingt heures de Montpellier. J'irai avec la bicyclette. J'en connais un de Lattes qui travaille aux Messageries. Il me fera entrer par les bagages pour qu'elle ne me voie pas, et il ramènera la bicyclette. Je laisserai passer Lunel, Nîmes, Tarascon. A Avignon, ce sera huit heures, j'irai la rejoindre.

AMÉDÉE. — Elle va être bien attrapée.

SAUVEUR. — En tout cas, elle sera pas contente que tu lui aies rien dit.

ANTOINE, *sûr de lui.* — Ne t'en fais pas, va. Ses reproches seront pas bien longs. Nous achèterons des sandwiches sur le quai et nous dînerons ensemble. Si on pouvait avoir un compartiment rien que pour nous deux, ça serait formidable. Je prendrai un billet de première.

SAUVEUR. — Tu vas voyager en première classe?

ANTOINE. — Oh oui! pour être avec elle. C'est la première fois que je voyage en première classe.

AMÉDÉE. — Moi, j'ai voyagé une fois en première classe. C'était pendant la guerre. Le wagon était déclassé. Dans le compartiment, y avait une photographie du théâtre antique d'Arles et la vue de l'Observatoire du Pic du Midi. J'en ai jamais revu d'aussi belles! Et la vitre se descendait avec une manivelle.

ANTOINE. — Ça va être magnifique. Dans le compartiment, toute la nuit, elle va dormir dans mes bras. Et demain on arrive à Paris à 8 h. 30. Ah! il y a un problème qui se pose. Comme valise, j'ai que celle de mon voyage de noces. Ça me gêne un peu de la prendre.

AMÉDÉE. — Je comprends ça.

ANTOINE. — Et puis, elle a la serrure qui s'ouvre toute seule. Et je me vois à Paris avec cette valise. Je sors de la gare de Lyon. J'arrive sur la place de la Concorde et, juste au milieu, ma valise s'ouvre et toutes mes affaires au mitan!

SAUVEUR. — Tu saurais plus où te mettre!

ANTOINE. — Il faut que je m'achète une autre valise. Mais, moi, je peux pas y aller. Si, par hasard, Elisabeth me voyait, elle devinerait. Alors Sauveur, je voulais te demander d'y aller. Tu n'as qu'à aller au Bazar du Languedoc. Tu demanderas à M. Balenti ce qu'il il y de mieux. Té, voilà vingt mille francs! Tu peux y aller?

SAUVEUR. — C'est peut-être le dernier service que tu me demandes. Je peux quand même pas te le refuser! J'y vais!

Il va pour sortir quand Antoine le rappelle.

ANTOINE. — Dis, Sauveur, y a une chose qui me ferait plaisir. Cette valise, je voudrais que tu me la prennes avec la place pour y mettre la carte de visite, tu sais?

AMÉDÉE. — Tu as des cartes de visite, maintenant?

ANTOINE. — Maintenant non. Mais peut-être un jour, à Paris... Ah! Amédée, reste-là un peu au cas où il viendrait quelqu'un. Je vais préparer mes affaires.

Il entre dans le cabanon. Amédée reste seul. Entre Bourgoin. Il s'assied à une table, sans rien dire. Amédée se retourne pour regarder le nouveau venu.

BOURGOIN. — Excusez-moi, monsieur, pour les promenades en mer...

AMÉDÉE. — Je vous demande pardon...

BOURGOIN. — Mais, voyons...

AMÉDÉE. — Il me semble...

BOURGOIN. — Je vais trouver...

AMÉDÉE. — Vous seriez pas... Bourgoin?

BOURGOIN. — C'est ça, Bourgoin... Laborne... non, Tissot... non, Valignat.

AMÉDÉE. — Molina!

BOURGOIN. — Molina! C'est ça! Je me souvenais très bien de ton visage, j'arrivais pas à retrouver ton nom. Molina, caporal Molina. Eh bien! mon vieux, si je m'attendais à te trouver là!

AMÉDÉE. — C'est que Châteauroux, c'est pas hier!

BOURGOIN. — Ça fait quinze ans, mon vieux. Le quartier Laperrine! La 6e compagnie, le lieutenant Terrasse...

AMÉDÉE. — Non. Pas Terrasse, Perron, le lieutenant Perron.

BOURGOIN. — Perron. Oui, en effet, le lieutenant Perron. Ah! si je m'en souviens! Ah! mon vieux, les manœuvres sur le terrain de Venteuse...

AMÉDÉE. — Non, pas Venteuse, Frileuse.

BOURGOIN. — Mais bien sûr, le terrain de Frileuse. Qu'est-ce que je disais... Et le cours de la Marne, le tabac George-Sand. Quinze ans, mon vieux. Tu n'as pas changé.

AMÉDÉE. — Toi, non plus.

BOURGOIN. — Moi, si, j'ai grossi, si, si, j'ai grossi.

AMÉDÉE. — En tout cas je t'ai reconnu tout de suite.

BOURGOIN. — Ça ne fait rien. J'ai grossi. Et alors, tu es content, mon vieux? Ça gaze?

AMÉDÉE. — Tu vois. Je fais toujours de la photographie.

BOURGOIN. — C'est vrai que tu étais photographe. Maintenant, je me rappelle. Tu nous avais fait une photo dans la chambrée. Je l'ai toujours, mon vieux. Tu sais bien, avec l'adjudant... l'adjudant... enfin je ne connais que lui... Un nom très particulier... Un Corse...

AMÉDÉE. — Colombani.

BOURGOIN. — C'est ça, Colombani. Il a jamais pu savoir qui lui avait fait les cornes. Ah! il était pas content! Il n'y a que la vérité qui offense. Et tu as su qui avait fait le coup?

AMÉDÉE. — C'était Malet.

BOURGOIN. — Mais non, c'était pas Malet, c'était...

AMÉDÉE. — C'était Malet.

BOURGOIN. — Pas du tout. Malet, c'était le grand brun qui jouait ailier dans l'équipe du bataillon.

AMÉDÉE. — Tu confonds. Ça, c'était Delpont.

BOURGOIN. — Tu en es certain?

AMÉDÉE. — C'était Delpont. Souviens-toi. Il s'est cassé la jambe en finale du régiment. Malet, c'était le gros d'Aurillac. Le garçon boulanger. A la fin, il a été muté aux cuisines.

BOURGOIN. — Tu as raison, Malet. Oui, oui, Maintenant je le vois très bien. Malet les cheveux crépus. Une tache sur la joue...

AMÉDÉE. — Ah non! la tache sur la joue, c'était Gordy.

BOURGOIN. — Mais bien sûr, Gordy. Gordy, celui qui était toujours avec Bellec.

AMÉDÉE. — Bellec? Y a jamais eu de Bellec à la sixième!

BOURGOIN. — Mais si, Bellec... Bellec, voyons. T'as pas de mémoire, toi! Ah non! que je suis bête. Bellec, c'était chez les frères. En tout cas, celui qui a fait les cornes à Colombani, maintenant, ça me revient, ça n'était ni Malet, ni Delpont, mon vieux, c'était l'étudiant de Toulouse. Son nom commençait par un R...

AMÉDÉE. — Julia?

BOURGOIN. — Voilà, Julia.

AMÉDÉE. — Non, non, c'était pas Julia, c'était Malet.

BOURGOIN. — C'était Malet! Moi, j'aurais juré que c'était Julia. Ah! mon vieux Molina, va! Alors celle-là, si je m'attendais à te trouver là! Ça s'arrose ça! Garçon!

AMÉDÉE. — Attends. Je l'appelle, Antoine! Antoine!

ANTOINE, *qui sort.* — Oui!

AMÉDÉE. — Té, Antoine! Je te présente un camarade de régiment. Bourgoin. Je l'avais pas revu depuis dix ans. Je l'ai reconnu tout de suite!

ANTOINE. — Ça, je comprends que ça s'arrose! Et si vous permettez, c'est la maison qui l'offre. Qu'est-ce que vous prenez?

BOURGOIN. — Pour moi, ce sera un vin blanc citron!

AMÉDÉE. — Moi aussi.

BOURGOIN. — Ah! sacré Molina, va!

AMÉDÉE. — Sacré Bourgoin!

Antoine sert trois verres et vient s'installer avec eux.

ANTOINE. — Et vous venez ici en vacances?

BOURGOIN. — C'est-à-dire... Oui et non... Vous savez, dans les affaires, on n'a jamais de vacances. Alors de temps en temps, comme ça, on prend un week-end.

AMÉDÉE. — Et tu habites toujours près de Paris, à Asnières?

BOURGOIN. — Plus maintenant. Mais c'est vrai que tu le sais pas, mon vieux! Je suis marié. Ah ça! une belle fille. Elle est secrétaire chez un patron. Mes beaux-parents nous ont donné leur pavillon de Chatou. On travaille tous les deux. Alors, on se défend. On a une 4 chevaux. La vie est belle!

ANTOINE. — Ça, vous avez l'air content.

AMÉDÉE. — Alors, tu disais. Elle est belle, ta femme?

BOURGOIN. — Ah oui! elle est belle. Et puis tu sais, c'est un phénomène, Mimi.

AMÉDÉE. — Mimi?

BOURGOIN. — Ben, oui, quoi : Mimi. Ma femme. Ça, Mimi et moi, on s'est bien trouvé. Et même je peux le dire. Mimi, tu sais, elle est encore plus forte que moi.

AMÉDÉE. — C'est pas possible?

BOURGOIN. — Si! Il faut dire que Mimi, ses plaisanteries, c'est spécial. Mimi, je sais pas comment vous dire... Elle invente.

ANTOINE. — Elle invente?

BOURGOIN. — Oui, elle invente!

AMÉDÉE. — Mais, elle invente quoi? Des inventions?

BOURGOIN. — Non, elle invente des histoires, et elle fait comme si elles étaient vraies. Té, imaginez-vous que l'année dernière, elle était en vacances au Pilat. Elle avait raconté à tout le monde qu'elle était la gouvernante des enfants d'Angleterre.

AMÉDÉE. — Et pourquoi ça?

BOURGOIN. — Pour rien, comme ça, pour se marrer.

ANTOINE. — Il faut dire que c'est assez rigolo!

BOURGOIN. — Ah! Et puis fallait voir ce qu'elle leur racontait! Et comment elle passait au prince Charles sa tenue de colonel du régiment de Cornouailles! Et comment elle apprenait à la princesse Anne à faire la révérence à Sa Majesté sa mère. Et comment elle leur présentait leurs toasts à la marmelade! Elle disait des mots en anglais. Elle arrêtait pas de boire du thé...

ANTOINE. — Ça, la gouvernante des enfants d'Angleterre, c'est bien trouvé. C'est une idée que j'aurais jamais eue!

BOURGOIN. — Alors, imaginez-vous que cette année, elle a une copine qu'elle avait connu petit rat à l'Opéra, qui a continué dans la danse et qui a épousé un milliardaire, un Grec, et elle lui a proposé de passer les vacances sur son yacht.

ANTOINE. — Un Grec?

BOURGOIN. — Oui, un Grec.

AMÉDÉE. — Oh, là, là! j'y pense tout d'un coup. J'ai un rendez-vous. Quelle heure il est? Neuf heures et quart. J'ai au moins un quart d'heure de retard. Il faut que j'y aille tout de suite. J'ai pas une minute à perdre. Excuse-moi, Bourgoin, je m'en vais.

BOURGOIN. — Tu vas pas nous laisser tomber comme ça!

AMÉDÉE. — Si, si! C'est trop important. Ecoute, Bourgoin! N'importe quel autre jour,

ais été tellement content de rester avec mais aujourd'hui, c'est pas possible. C'est une histoire que j'ai eu beaucoup de à arranger. Si je reste là une minute de ça démolit tout!

Il sort.

OURGOIN. — Il a pas changé, Molina. Il toujours qu'il s'en aille au moment le marrant!

NTOINE. — Peut-être...

OURGOIN. — Oui, je vous disais, ma femme, année, elle est sur un yacht. Alors vous rendez compte, sur un yacht, elle doit aire passer pour la Begum ou pour Greta po, à la recherche de l'oubli... avec des ttes noires. Allez savoir. Son congé finissait urd'hui. Alors, je lui ai fait la surprise, je venu la chercher. Mais au fait, vous avez e voir, ce yacht, il est ici.

NTOINE. — Oui. On l'a vu.

OURGOIN. — Et vous avez vu la femme qui à bord?

NTOINE. — Oui. On l'a vue aussi.

OURGOIN. — Eh bien! c'est Mimi, ma me.

NTOINE. — Mimi...

On entend la voix d'Elisabeth.

LISABETH, *avant d'entrer.* — Monsieur oine! Monsieur Antoine!

OURGOIN. — C'est elle. Je vais me cacher. tes comme si je n'étais pas là.

LISABETH. — Antoine! Je voulais vous dire.

NTOINE. — Oui. Ecoutez...

LISABETH, *à chaque réplique, elle s'approde lui, mais il s'écarte.* — A propos de...

NTOINE. — Excusez-moi...

LISABETH. — Mais voyons.

NTOINE. — C'est-à-dire que... Y a quelun!...

En poursuivant Antoine, Elisabeth est arrivée juste en face de la cachette de Bourgoin qui surgit.

OURGOIN. — Mimi!

LISABETH. — Georges!

OURGOIN. — Ma petite Mimi!

LISABETH. — Tu étais là?

OURGOIN. — Eh oui! tu vois, j'étais là!

LISABETH. — Oui, je vois. Tu ne changeras nais.

OURGOIN. — Non. Jamais. Ça vaut mieux mme ça!

LISABETH. — Je te présente M. Antoine...

NTOINE. — C'est déjà fait.

OURGOIN. — En t'attendant on a fait conissance. Mais pourquoi vous lui avez fait mprendre que j'étais là. Fallait jouer le jeu! and elle est arrivée, vous étiez là tout gêné. le a tout de suite vu qu'il y avait quelque ose d'anormal. Fallait rester naturel. Vous s pas fort, vous, pour jouer. Enfin, c'est t, c'est fait. Et alors, Mimi, qu'est-ce que tu s de ça? Tu n'as pas l'air contente?

LISABETH. — Si, mais forcément, c'est la rprise.

OURGOIN, *éclatant de rire.* — Ça surprend.

NTOINE. — Vous devriez prendre un petit verre. Ça vous fera du bien!

OURGOIN. — C'est ça? Bois un petit verre!

NTOINE. — Et moi, j'en prendrai un aussi!

OURGOIN. — Et voilà, Mimi! Tu vois? On va passer une bonne journée ensemble. Et puis on roule toute la nuit et demain matin, on est à Paris.

NTOINE. — Et demain matin, vous êtes à Paris!

OURGOIN. — Pourquoi vous dites ça?

NTOINE. — Pour rien.

OURGOIN. — Vous connaissez Paris?

NTOINE. — Oui, je le connais. J'y suis allé une fois. J'avais pris le train de Paris à 10 h. 14 et j'avais voyagé en première classe. Un compartiment splendide. Il y avait des photographies. Une représentant le théâtre antique d'Arles et une autre la vue de l'Observatoire du Pic du Midi. Et la vitre descendait avec une manivelle. Nous sommes arrivés à Paris à 8 h. 30.

OURGOIN. — Voyager comme ça, ça vaut le coup. Et ça vous a plu, Paris?

NTOINE. — C'était merveilleux. Le matin, j'allais faire du cheval au Bois. C'était extraordinaire. Sous les arbres, les chevaux trottaient doucement. On respirait à pleins poumons. On se laissait aller, sans penser à rien. Des fois, j'allais accompagner une amie chez un grand couturier. Il y avait des robes formidables. J'allais aux cocktails, aux réceptions, quand tout s'illumine : l'Arc de Triomphe, la place de la Concorde, les fontaines...

OURGOIN. — Seulement le samedi et le dimanche!

NTOINE. — Je crois que je m'en souviendrai toujours.

OURGOIN. — C'est que Paris, quand on peut se payer tout ça, c'est épatant. Mais toi, Mimi, tu n'as pas d'aventures à nous raconter cette fois?

LISABETH. — Si, une aventure merveilleuse.

OURGOIN. — Je vous l'avais dit. J'en étais sûr.

LISABETH. — Sur une petite plage où nous avons jeté l'ancre — j'ai fait serment de ne jamais dévoiler où c'était —, j'ai rencontré le contrebandier n° 1 de la Méditerranée.

OURGOIN. — Ah! Mimi, va!

LISABETH. — De Gibraltar jusqu'à Marseille, on ne décharge pas une cigarette de contrebande sans qu'elle passe par ses mains. C'est lui qui fixe les cours, qui guide les yachts depuis Tunis, Oran ou Tanger. Les patrouilles de douaniers le traquent de nuit et de jour. Et, moi, je l'ai vu.

OURGOIN. — Et tu es sûre que c'était pas un type qui faisait comme toi, qui inventait des histoires?

LISABETH. — Oui, Georges, parce que moi je lui ai raconté une histoire. Je lui ai dit que j'avais un yacht bourré de tabac et qu'il fallait le décharger. Il n'a pas hésité une minute. Nous nous sommes retrouvés dans la nuit avec ses lieutenants. Les vedettes des Douanes allaient et venaient autour de nous. Il y a eu un coup de feu. J'étais morte

de frayeur. Et lui, dans cette atmosphère, gardait son sang-froid et un petit sourire au coin des lèvres qui montrait son mépris du danger. Tous ses risques il les a pris. Il ne savait pas que j'avais tout inventé. Et son courage a réalisé ce miracle. Pour la première fois, une histoire que j'avais imaginée de toute pièce est devenue une histoire vraie.

ANTOINE. — Il a peut-être fait tout ça, parce qu'il était amoureux de vous.

BOURGOIN. — Ça, c'est une explication à laquelle, j'avais pas pensé.

ELISABETH. — Je suis sûre que ce n'est pas ça; mais, même s'il a agi ainsi parce qu'il était amoureux de moi, un homme capable de ce courage et de ce sang-froid mérite d'être ce qu'il disait : le roi des pirates.

ANTOINE. — C'est une belle histoire que vous venez de nous raconter. Et, croyez-moi, c'est sans doute un bel amour. Et je pense que votre contrebandier ne l'oubliera jamais.

ELISABETH. — Pour moi, en tout cas, ce sera un extraordinaire souvenir. La nuit quelquefois je penserai à lui, je l'imaginerai à la barre d'un yacht ou dirigeant un déchargement de tabac dans une calanque. Et quand je verrai sur le journal « Un nouveau coup des contrebandiers de la Méditerranée », je serai fière de penser que le chef de ces hommes audacieux, moi, la petite secrétaire, j'ai passé toutes ces heures à ses côtés et que — si c'est comme vous le dites — peut-être il m'a aimée.

BOURGOIN. — Allons Mimi, ne recommence pas. On a juste le temps. J'ai laissé la voiture à l'entrée du chemin. Alors, au revoir, monsieur Antoine.

ANTOINE. — Au revoir.

ELISABETH. — Au revoir, Antoine.

ANTOINE. — Au revoir... madame Bourgoin.

Ils vont pour sortir. Elisabeth revient.

ELISABETH. — Soyez gentil de faire une commission à M. Amédée. Dites-lui que je n'ai rien démoli. Il comprendra.

ANTOINE. — Entendu.

Elle s'en va. Antoine reste seul un moment. Soudain arrive Sauveur.

SAUVEUR. — Vé, Antoine. Regarde si elle est belle la valise. Avec le cadre pour la carte de visite.

ANTOINE. — Elle est magnifique. Mais j'en ai plus besoin. Je ne pars plus.

AMÉDÉE, *qui arrive.* — Qu'est-ce que j'entends? Tu ne pars plus?

ANTOINE. — Non, je ne pars plus.

SAUVEUR. — Et pourquoi?

ANTOINE. — Parce que c'était une folie! Tu te rends compte. Ici, je suis le seigneur, maître de la côte : de Marseille à P Vendres, pas un gramme de tabac n déchargé sans passer par mes mains. Tou monde me craint et m'admire. Et pour fille, j'allais quitter ça. Non, Sauveur. Je s pas fou. Je l'ai laissé partir toute se Elle m'a recommandé de te dire qu'elle a rien démoli.

AMÉDÉE. — Elle t'a dit ça.

ANTOINE. — Oui, je sais pas ce qu'ell voulu dire. Maintenant elle est loin. Bon vo Moi, je reste ici. J'ai eu une idée formida Mes affaires vont prendre un développem terrible. La prochaine fois, c'est pas un ya qui va m'apporter la marchandise. Je v acheter un vieux cargo. On le remplit tabac et dans la nuit on l'échoue là, juste face le cabanon. On le décharge à to vitesse et au matin tout est déjà parti p Marseille.

Louisette arrive.

LOUISETTE. — Vé! Juste comme je finis la dernière course, j'ai rencontré M. Boisse qui m'a ramenée avec sa voiture. Oh! Antoi Tu as l'air bien content.

ANTOINE. — Oui. J'expliquais à Sauveur à Amédée. J'ai pris une décision. Je refaire tout l'établissement. Je fais peindre tout : les pédalos, les cabines, périssoires, les barrières, tout. Et je cha de nom. Je m'appelle : « Le Roi des Pirate

LOUISETTE. — Et cette valise? Qu'est-ce c'est?

SAUVEUR. — C'est une valise!

AMÉDÉE. — C'est une belle valise.

LOUISETTE. — Et à qui elle est?

Un petit moment de gêne. Tout à co

ANTOINE. — Elle est à moi.

LOUISETTE. — Et pourquoi faire?

ANTOINE. — Pour te l'offrir.

SAUVEUR — Hé bé! celle-là! Je veux di c'est un beau cadeau.

ANTOINE. — Oui. Depuis toujours je pe qu'une année, le 12 septembre, quand tous clients sont partis, tous les deux, on pourr faire un petit voyage. Alors, ce matin, décidé que ce serait cette année. J'ai rega la vieille valise. Elle était pas bien brilla Alors j'ai acheté celle-là. Je voulais te fa la surprise, mais tu es revenue trop tôt.

AMÉDÉE. — Quelquefois, c'est mieux revenir trop tôt.

ANTOINE. — Voilà. Et ça, tu vois, ce p machin, c'est pour mettre la carte de vis Alors on va s'en faire imprimer. On y mett Monsieur et Madame Antoine Pélissier, P vas-les-Flots, « Le Roi des Pirates ».

RIDEAU

auveur Amédée Antoine Louisette

Antoine Elisabeth

6 LOUISETTE. — *Remarque, le café filtre, plus il va doucement, plus il est bon!*

7 ELISABETH. — *L'amitié entre un jeune homme et une jeune fille, c'est un sentiment noble, généreux, mais voilà, ça empêche toute conversation.*

8 SAUVEUR. — *Il n'y a pas plus de tabac que de beurre à la cambuse.*

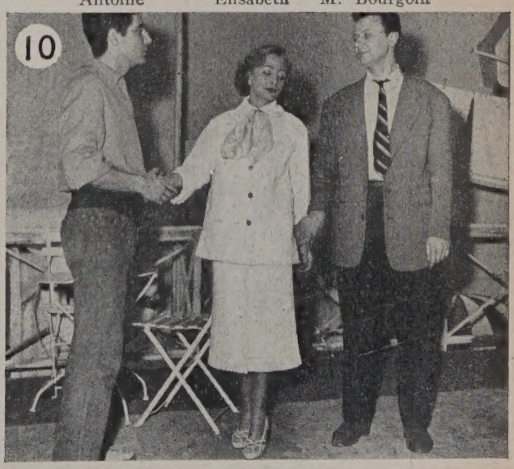
9 ELISABETH. — *Les amours de vingt-quatre heures ne sont possibles que si l'un des deux croit que c'est pour toujours.*

10 BOURGOIN. — *Allez, Mimi, on a juste le temps.*

Amédée Sauveur Antoine

Antoine Elisabeth

Antoine Elisabeth M. Bourgoin



"LE PIRATE" DEVANT LA CRITIQUE

Les Sétois vont-ils conquérir Paris? Après Paul Valéry (mais çà, c'est déjà loin), après Jean Vilar, après Georges Brassens, voici Raymond Castans qui, du reste, est un Sétois mâtiné de Montpelliérain. Journaliste diligent, chroniqueur plein de verve, il s'essaie au théâtre et, du premier coup, y conquiert les suffrages.

Un esprit grognon pourra chercher des défauts à sa pièce, il ne pourra nier qu'elle a diverti le public. Raymond Castans est un robuste garçon, plein d'optimisme, de santé, de bonne humeur et de saine malice. Dans ses propos et dans ce qu'il écrit il y a une *vis comica* joviale et puissante.

Laissant à d'autres le soin de couper les cheveux en quatre, ou d'explorer les nuages de l'abstrait, il s'efforce, narrant une histoire amusante, de la conter avec esprit.

L'histoire d'hier soir est simple et compliquée à la fois. Antoine, le propriétaire et maître baigneur du « Pirate », l'établissement de bains (parasols, pédalos, excursions en mer) le plus en vogue de Palavas-les-Flots, ne compte plus ses succès féminins. Mais il s'ennuie, à la longue, et, comme il a de l'imagination, il raconte à tout venant qu'il est le roi des contrebandiers du tabac, de Port-Vendres à Marseille. On le laisse dire sans y croire. Mais lui finit par se persuader que c'est vrai. Et quand un jour de septembre (la fin de saison...) débarque, d'un yacht ancré en vue de Palavas, une élégante Parisienne, Antoine essaie de l'éblouir, non seulement avec ses biceps et ses pectoraux bronzés, mais par ses exploits de trafiquant clandestin. Ça tombe bien. La dame s'adonne elle aussi, avec son yacht, à la contrebande des cigarettes! Pour l'amour de la belle, Antoine est près, pour une fois, à braver réellement les douaniers en transportant, du navire au rivage, l'illicite cargaison. Il reçoit, d'avance, sa récompense : une nuit dans les bras de la Parisienne. Mais les choses n'iront pas plus loin. Ce menteur d'Antoine a trouvé plus mythomane que lui! La jolie dame du yacht n'est ni une contrebandière, ni une opulente sportive, c'est une humble secrétaire dotée, elle aussi, bien que non Méridionale, d'une fertile imagination.

On se perd un peu dans tous ces vrais mensonges, semble-mensonges et contre-mensonges... Mais où monterait-on des bateaux, si ce n'est sur une plage?...

Paul Gordeaux,
dans *France-Soir*.

Mon ancienneté et mon assiduité dans la profession de critique dramatique sont insuffisantes pour me permettre d'affirmer que *Le Pirate* est la première pièce de M. Raymond Castans. S'il en est ainsi, voilà un auteur qui commence là où bien d'autres ne parviennent qu'après beaucoup de tâtonnements et de déboires. Je veux dire qu'il affronte la scène en sachant sur le bout du doigt ce qu'on appelle, parfois avec trop d'admiration, parfois avec trop de dédain, le « métier » dramatique.

Le Pirate est une comédie qui ne tend pas à d'autres fins que de divertir ceux qui viennent la voir et l'écouter, et qui me semble y parvenir assez bien. La construction en est simple, les scènes y sont conduites dans un bon mouvement, les personnages y sont dessinés d'un trait net, la vulgarité, la caleçonnade en sont bannies, et bien des répliques tombent juste, font sourire, ou rire. M. Raymond Castans a évité tous les pièges, ceux de la facilité et ceux de la difficulté.

Pas de longueurs. Pas de maladresses. Un dialogue aisé et parfois brillant. La scène la mieux venue de la pièce est, au second acte, celle ou nous voyons un estivant, sous-chef de bureau de sous-préfecture, M. Roussel, donner son opinion sur la France, l'Allemagne, leurs vertus et leurs défauts. Le relief de cette scène n'est pas dû seulement au talent de M. Fernand Raynaud, qui y est irrésistible. Il est dans le texte même.

Thierry Maulnier,
dans *Combat*.

Le *PIRATE* de Raymond Castans, bénéficie au théâtre de la Madeleine d'une distribution si éclatante qu'il ne saurait être question de mettre une seconde en doute ses chances d'avenir. A la simple lecture du programme, la partie est gagnée et Raymond Castans a eu l'habileté de ménager à tous ses interprètes le morceau de bravoure qui convenait exactement à leur style.

Peu importe le scénario. Qu'Antoine, maître baigneur méridional à Palavas, prétende par gloriole, être le roi de la contrebande du tabac et finisse par s'en persuader lui-même, qu'Elisabeth, Parisienne amateur de galéjade, se fasse passer à ses yeux pour une richissime pourvoyeuse de cigarettes algériennes, ce ne sont pas deux événements susceptibles en eux-mêmes de déclencher des tempêtes de rire. D'autant que la situation aboutit à une impasse et que pour en sortir Raymond Castans doit se résigner à faire sombrer son « pirate » dans une mare d'invraisemblances à laquelle l'exagération méridionale ne peut plus servir d'excuse.

Mais le texte est truffé de répliques pleines de finesse, de drôlerie, de gentillesse. Il se résume en une juxtaposition de sketches où alternent duos et solos sans que les articulations de la pièce les justifient toujours; et l'ensemble finit par composer un tableau très vivant des mœurs de la Côte méditerranéenne. Voici d'abord les autochtones : Fernand Sardou, délicieux pêcheur qui rend la prudence synonyme de paresse, Louis Ducreux, qui incarne la sensibilité un peu triste du Midi; Françoise Fabian, éblouissante et philosophe épouse du maître baigneur Roger-Pierre, qui a trouvé de son côté le ton, le sourire, le balancement d'épaules un peu fanfaron, l'ambition et l'imagination débridée d'un fils de Provence.

Arrivent alors les estivants : Robert Destain, caricature de l'industriel décidé à profiter béatement de ses vacances; Judith Magre, qui part du même principe avec beaucoup moins d'innocence; enfin et surtout Michèle Alfa, qui introduit dans cette aimable galéjade une nuance presque dramatique, et Fernand Raynaud.

Fernand Raynaud a principalement un monologue à dire. Tout y est dosé avec d'infinies précautions : le silence, la grimace, l'apostrophe. On le sent réfléchir, on devine le cheminement de la réflexion absurde dans son cerveau et on la voit éclore dans ses yeux, puis sur ses lèvres. L'effet est sûr, irrésistible, et résiste à l'usure.

Claude Baigneres,
dans *Le Figaro*.

Comité de Direction | Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. | Fondateur : Georges OUDARD

Ets BUSSON, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 2e trim. 1955, n° 80 P.